

Gaston CALMETTE
Directeur-GérantRÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'adresser, 26, rue Drouot
à l'hôtel du « FIGARO »ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES
Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^{ie}
8, place de la Bourse

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

H. DE VILLEMESSANT
FondateurRÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : N° 102.46 — 102.47 — 102.48

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise.....	15 »	30 »	60 »
Départements.....	18 75	37 50	75 »
Union postale.....	21 50	43 »	86 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

SOMMAIRE

PAGES 1, 2 ET 3

Impressions sur l'Amérique du Nord : Le luxe américain : GUGLIELMO FERRERO.
A Constantinople : La victoire des Jeunes-Turcs : RAYMOND RECOULY. — Les Ottomans de Paris manifestent : GEORGES DEBARDON.
Le prince et la princesse Nashimoto à l'Elysée : CH. DAUZATS.
Cent femmes belles ou surprenantes : ARSÈNE ALEXANDRE.
Les fêtes de Jeanne d'Arc : JULIEN DE NARFON.
Au Pôle Sud : L'expédition J.-B. Charcot : FEUILLETON : Le Trust : PAUL ADAM.

PAGES 4, 5 ET 6

Le lancement du « Diderot » et du « Condorcet » à Saint-Nazaire : MARC LANDRY.
En Allemagne : Notes et croquis : JULES HIRANT.
Les Conseils généraux : AUGUSTE AVRIL.
L'Institut : Académie des sciences : ALPH. B. LA CARTE DU CIEL : ALPHONSE BERGET.
Les grèves : A Méru : A Mazamet.
Les Théâtres : Théâtre de Monte-Carlo : « L'Eden » : J. DARTHEMAY.
« Lauzun » : GUSTAVE GUICHES ET FRANÇOIS DE NION.
Feuilleton : Le Trust : PAUL ADAM.

IMPRESSIONS

SUR

L'Amérique du Nord

(1)

II

LE LUXE AMÉRICAIN

On parle beaucoup, en Europe, du « luxe barbare » des Américains du Nord. On le décrit ; on étudie sa psychologie, ses causes, ses effets. Et pourtant, je ne l'ai pas vu, ce « luxe barbare ». La vie américaine, surtout dans les classes supérieures, m'a semblé être encore empreinte d'une relative simplicité.

Naturellement, il y a à New-York, à Philadelphie, à Boston, à Chicago, comme il y en a à Paris, à Londres, à Berlin, des hommes et des femmes qui s'amuse à dépenser leur argent follement. Il est même possible que cette catégorie de personnes soit plus nombreuse en Amérique qu'en Europe. Il n'est pas même vrai que ces hommes et ces femmes sont en Amérique, comme en Europe, une minorité insignifiante, et qu'on ne peut pas considérer leur folie comme un phénomène normal de la vie américaine.

Il est très rare de voir de véritables palais en Amérique. Une des maisons privées les plus grandes de New-York est celle des Vanderbilt, sur la Fifth Avenue ; mais elle aussi est bien loin d'atteindre les proportions d'un véritable palais, dans le sens que nous donnons à ce mot en Europe. La maison de M. Morgan est beaucoup plus petite et ne dépasse ni en grandeur ni en luxe beaucoup des jolis hôtels qui embellissent les quartiers élégants de Paris et qui sont possédés par des gens ayant des fortunes beaucoup plus petites que celle du grand banquier new-yorkais. A côté de sa maison, M. Morgan a bâti la bibliothèque ; un joli édifice, où il a amassé des collections différentes — livres, tableaux, manuscrits, bragues de Babylone, incisions — qui doivent avoir coûté un nombre considérable de millions. Mais la bibliothèque n'est pas proprement une partie de sa maison ; c'est une espèce de monument public. M. Carnegie a bâti d'immenses palais dans toute l'Amérique, pour des musées, des écoles, des bibliothèques ; mais pour lui-même il s'est réservé, à New-York, une maison qu'un Européen considérerait comme digne à peine d'un homme ayant quelques dizaines de millions et non la fortune colossale du fameux maître de forges. Je n'ai pas vu la maison de M. Rockefeller, mais j'ai vu à Chicago celle de sa fille, qui a épousé un grand fabricant de machines agricoles, M. McCormick. Tout le monde disait que la maison de Mme Mac McCormick était beaucoup plus luxueuse que celle de son père, et c'est sans doute une très belle maison, mais elle ne dépasse nullement le luxe que se permettent beaucoup de riches Européens, sans posséder des millions.

Il est vrai que de temps en temps les journaux nous racontent les fastes incroyables du luxe américain : des fortunes dépensées en bijoux, en toilettes, en fleurs ; les fêtes fabuleuses qu'on donnerait à New-York ; les caprices insensés de nouveaux Nérone et Héliogabales qui vivraient au delà de l'Atlantique. Comme tout le monde, avant d'aller en Amérique, je lisais ces récits avec confiance. A présent, j'avoue que je suis devenu très sceptique, et que je ne considère plus les journaux comme des sources d'informations très sûres pour ce qui concerne le luxe américain. Par exemple, le luxe des bijoux est à New-York beaucoup moindre qu'à Paris, et il est beaucoup plus grand que celui qu'on fait à Philadelphie, à Boston, c'est-à-dire dans des villes très riches. Je suis content de pouvoir dire que dans presque toutes les maisons riches où je suis allé à Philadelphie et à Boston, j'ai vu beaucoup de livres et peu de bijoux. La chose est-elle d'ailleurs difficile à expliquer ? Les Américains ont acheté, dans les derniers trente ans, beaucoup plus de bijoux que les Européens, parce qu'ils en avaient moins. Les pierres précieuses se consomment peu ; l'Europe achète des bijoux depuis cinq siècles au moins ; elle en possède donc des quantités énormes.

Il en est de même, probablement, pour

les fêtes. Pendant trois mois j'ai été continuellement invité à des dîners, à des déjeuners, à des réceptions, à des soirées. Partout j'ai trouvé de l'élégance, de la richesse, du luxe ; mais il ne m'est jamais arrivé de voir une de ces extravagances dont j'avais tant de fois lu la description dans les journaux européens. Pendant que j'étais à New-York, un milliardaire dont le nom est connu en Europe presque comme celui de M. Morgan ou de M. Rockefeller a donné une grande fête. Le lendemain les journaux en faisaient des descriptions hyperboliques. Mais en lisant ces comptes rendus j'ai remarqué, comme l'aurait fait tout Européen dans mon cas, un détail auquel les Américains ne faisaient pas attention : c'est-à-dire que la fête avait été donnée non pas dans la maison du milliardaire, mais dans un hôtel !... J'ai su, à mon retour en Europe, que les journaux européens ont parlé de cette fête en exagérant encore les descriptions américaines et y ajoutant que le milliardaire avait donné la fête dans un hôtel pour ne pas laisser abîmer ses magnifiques salons par les invités ! L'explication est fort bizarre, car d'habitude le luxe ne tend pas à se cacher ; mais elle prouve qu'en Europe on ne réussissait pas à comprendre pourquoi un milliardaire, qui doit, d'après nos idées, posséder un palais immense et magnifique, allait donner une fête à l'hôtel. En réalité, ce milliardaire a donné sa fête à l'hôtel parce que sa maison n'était ni assez grande ni assez préparée pour recevoir quelques centaines d'invités, et il a donné dans l'hôtel une belle fête, où il y avait un excellent buffet, beaucoup de fleurs, de cordialité et d'amabilité, mais où rien ne rappelait les extravagances de Nérone.

Un autre exemple encore. On parle assez souvent, dans les journaux européens, des services de table en or, que possèdent les grands hôtels américains. Beaucoup d'Européens ont fini par croire que les riches Américains ne consentent plus à manger que dans des assiettes d'or. La vérité est que les grands hôtels de New-York ont tous un service de table en or, et qu'ils le sortent dans les grandes occasions. C'est un luxe qui leur sert de réclame. A l'hôtel Astor où j'habitais, on m'a montré ce service, qui est vraiment très beau ; mais on m'a dit aussi qu'on ne l'emploie qu'une fois, il y a deux ans, pour un dîner offert au général japonais Kuroki après la guerre. On voit donc que les milliardaires américains consentent encore à manger dans les assiettes dont se sert la grande majorité des mortels.

En somme, je n'ai remarqué aucune différence essentielle entre le luxe américain et le luxe européen. Sans doute le luxe américain n'a pas encore l'exquise raffinement artistique du luxe français ; mais il n'a rien qui puisse ou étonner ou choquer ou scandaliser ceux qui connaissent le luxe des grandes métropoles européennes. C'est d'ailleurs une chose très naturelle. Même en admettant que l'Amérique soit le plus riche pays du monde — ce qui n'est pas certain — il ne faut pas croire que tous les Américains sont des milliardaires. La grande majorité des familles américaines riches ne dispose pas de fortunes plus considérables que les riches familles d'Europe, et le luxe, là-bas, coûte beaucoup plus cher qu'en Europe. Il est donc évident que, même si les familles riches étaient en Amérique plus nombreuses qu'en Europe, chaque famille ne pourrait pas faire plus de luxe que n'en font les familles riches d'Europe. Il est vrai qu'il y a en Amérique quelques hommes qui pourraient bâtir des palais aussi grands et aussi magnifiques que ceux où vivent en Europe les souverains ; mais quelle réprobation ne soulèverait pas, dans cette démocratie à tradition puritaine, l'audace qui oserait étaler ainsi ses richesses ! Les traditions puritaines et les idées démocratiques ont encore en Amérique une force très grande. L'augmentation rapide des richesses, le développement du régime capitaliste et des grandes villes, la formation des grandes fortunes ont pu les affaiblir, mais ils ne les ont pas détruites. Or il est facile de comprendre que les traditions puritaines et l'esprit démocratique devaient arrêter le développement du luxe dans les classes riches. La simplicité et la lutte contre le plaisir sont l'âme même du puritanisme, et dans une démocratie la diversité des fortunes est encore tolérable si elle ne se manifeste pas trop par des signes extérieurs.

D'où est donc sortie la légende du luxe américain, qui s'est tellement répandue en Europe ? Probablement, les origines de cette légende doivent être cherchées dans le puritanisme et dans l'esprit démocratique. La légende s'est formée, non en Europe, mais en Amérique, comme une protestation de l'esprit puritain et démocratique contre l'augmentation du luxe qui s'est faite dans le dernier siècle. Le luxe des riches Américains ne peut paraître ni scandaleux ni monstrueux ni coupable à des Européens, qui sont habitués à voir chez eux un luxe égal ou supérieur, dans des sociétés comme les nôtres, qui n'ont subi que très peu l'influence de l'esprit puritain et des idées démocratiques. Mais pour les Américains, qui l'ont jugé d'après les idées puritaines de leurs ancêtres et l'idéal démocratique de Franklin et de Jefferson, ce luxe nouveau devait sembler, comme le luxe asiatique aux vieux Romains, une abominable corruption ! Ces préoccupations puritaines étaient d'autant plus justifiées que, au moins si je dois croire à ce qui m'a été dit de tous les côtés, il y aurait en Amérique beaucoup de familles, dans les classes moyennes et dans les classes supérieures, qui dépendent tout ce qu'elles gagnent ou même plus. D'après ce qu'on m'a dit, le luxe américain pourrait être considéré

comme excessif, non parce qu'il y a beaucoup de personnes qui font des dépenses folles ou absurdes, mais parce qu'il y en a beaucoup qui devraient diminuer toutes leurs dépenses, même les plus raisonnables. Parmi les familles qui vivent en Amérique avec le même luxe, il y en aurait certaines qui ne dépendent qu'une petite partie de leur revenu, et d'autres qui dépendent tout et même s'endettent, ce qui justifie la protestation continuelle des hommes sages contre le luxe croissant et les extravagances « babylo-niennes ».

Mais ces protestations n'ont une signification qu'au point de vue de la vieille tradition puritaine et de l'idéal démocratique de l'Amérique. Les Européens ont cru, au contraire, que les Américains jugeaient leur luxe avec les idées du vieux continent, et ils ont donné à ces protestations une portée qu'elles n'avaient pas. Ils croyaient comprendre, et ils faisaient une traduction arbitraire d'un langage qu'ils ne connaissaient pas. C'est une chose qui arrive souvent aux peuples quand ils se jugent à distance.

Guglielmo Ferrero.

Échos

La Température

Le temps est lourd, très orageux, et le thermomètre, encore en hausses, nous offre une température comparable à une de ces chaudes et fatigantes journées caniculares de plein été. D'ailleurs, l'aspect du ciel qui couvre Paris, semble nous annoncer une prochaine variation atmosphérique ; la pluie peut-être.

Hier matin, le thermomètre marquait à sept heures 10° au-dessus de zéro et 23° à cinq heures du soir ; la pression barométrique accusait à midi 755^{mm} ; elle reste basse sur tout l'Ouest de l'Europe, notamment sur le golfe de Gascogne.

Des pluies sont tombées sur la moitié ouest du continent ; en France, il a plu à Nantes, à Boulogne, à Besançon, à Brest, à Cherbourg et à Clermont, où un orage a éclaté.

Les variations de la température sont faibles dans l'Ouest de l'Europe.

Départements, le matin. Au-dessus de zéro : 6° à Dunkerque, 7° à Boulogne, 8° à Calais, 9° à Arras, 10° à Valenciennes, 11° à Lille, 12° à Orléans, 13° à Paris, 14° à Nantes, au Mans, à Bel-fort, à Cap Béarn et à Cante, 12° à l'île d'Aix, à Biarritz, à Limoges, à Clermont, à Toulouse, à Nancy et à Marseille, 13° à Rochefort, à Besançon et à Perpignan, 14° à Lyon, 16° à Orléans, 17° à Alger.

En France, le temps va rester chaud ; des pluies orageuses sont probables dans l'Ouest et le Sud.

(La température du 19 avril 1909 était, à Paris : 4° au-dessus de zéro le matin et 11° l'après-midi ; baromètre : 755^{mm} ; temps très frais.)

Nice. — Température : à midi, 23° ; à trois heures, 24°.

Du New-York Herald :

A New-York : Temps beau. Température : maxima, 28° ; minima, 9°. Vent sud, faible.

A Londres : Temps couvert. Température : maxima, 19° ; minima, 5°. Vent sud-est. Baromètre, 755^{mm}, baisse.

A Berlin : Pluie. Température (à midi) : 12°.

Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses à Maisons-Laffitte. — Gagnants du Figaro :

Prix du Val-Notre-Dame : Ecurie Balli ; Montagne.

Prix Bizi : Reine d'Or II ; Villégiature.

Prix d'Orsay : Leban ; Diffidat.

Prix Penelope : Ecurie Ed. Blanc ; Pierre Bénite.

Prix de Moulins-la-Marche : Lictel ; Petit Maître.

Prix Masqué : Ecurie Henriquet ; Chandos.

A Travers Paris

Le président de la République a reçu M. Nénot, président, et les membres du comité de la Société des artistes français, qui venaient l'inviter à inaugurer, jeudi de la semaine prochaine, 29 avril, leur Salon des Champs-Élysées.

M. Fallières a accepté cette invitation pour lui et pour Mme Fallières.

Le vernissage du Salon des Artistes français aura lieu le lendemain vendredi et l'ouverture le 1^{er} mai.

C'est demain que l'Institut de France, toutes sections réunies, tiendra son assemblée trimestrielle plénière.

L'ordre du jour, qui avait d'abord prévu la discussion relative à l'attribution des prix Debrousse et Osiris, vient d'être modifié.

Il comporte seulement une communication, mais d'un grand intérêt, sur l'acte de donation des papiers du duc d'Aumale.

L'Académie française a décidé, d'autre part, qu'en raison de la fête de l'Ascension, qui tombe précisément au jour prévu pour la présentation des titres des candidats aux fauteuils de cardinal Mathieu et de Victorien Sardou, cette présentation serait avancée au jeudi 13 mai.

La double élection reste fixée au 27 mai.

La Fédération des travailleurs du bâtiment s'occupe de fêter convenablement le 1^{er} mai. Elle vient d'adresser à tous ses adhérents l'appel que voici :

Tous les travailleurs fédérés du bâtiment doivent chômer le 1^{er} mai et prendre les dispositions nécessaires pour faire désertir les chantiers par ceux qui n'ont pas encore compris la puissance d'affirmation de la classe ouvrière que doit être cette date.

On demande à savoir le nom du terrassier qui a rédigé ces lignes. S'il manie la pioche avec autant d'habileté qu'il manie sa plume, les entrepreneurs se

doivent de lui accorder un salaire exceptionnel. Quel homme de lettres eût inventé une aussi galante façon de convier les fédérés à rouer de coups les non-grévistes ?

Et imaginez la surprise du président de la correctionnelle lorsqu'un « rouge », accusé d'avoir fendu le crâne d'un « jaune », expliquera ainsi les motifs de son acte :

« Il n'avait pas compris la puissance d'affirmation de la classe ouvrière que doit être la date du 1^{er} mai. »

Le Louvre vient de faire une acquisition magnifique, et dont on parlera beaucoup dans le monde des amateurs.

Il ne possédait dans ses collections, pourtant si riches, d'œuvres d'art françaises, aucun émail du célèbre maître limousin Monvau.

Or, récemment l'occasion fut offerte aux conservateurs de notre musée d'acheter pour 420,000 francs une suite complète de douze émaux de cet artiste, qui fut, on le sait, le premier signataire des plaques émaillées de Limoges.

A ce prix, étant donnée la rareté des « docteurs » de Monvau, il n'y avait pas à hésiter, et on n'hésita point.

Voilà donc une œuvre comblée dans les collections du Louvre.

La « suite » des douze émaux de Monvau sera très prochainement présentée au public.

M. Dugué de La Fauconnerie a adressé la lettre suivante au docteur Labbé, président du Conseil général de l'Orne :

Paris, ce 17 avril 1909.

Mon cher président,

La crise politique et sociale que traverse en ce moment le pays est assez grave pour que je ne veuille pas conserver les responsabilités d'un mandat que mon état de santé m'empêche de remplir comme je le voudrais faire.

Je vous adresse en conséquence ma démission de membre de l'assemblée départementale dont je fais partie depuis quarante-trois ans.

Je vous serai reconnaissant de vouloir bien être auprès de mes collègues de toutes les opinions, avec lesquels j'ai toujours eu les plus affectueux rapports, l'interprète du profond regret que j'éprouve à me séparer d'eux, et vous prie, mon cher président, d'agréer pour vous l'assurance de ma vieille amitié.

Signé : Dugué de LA FAUCONNERIE.

On ne peut que regretter cette détermination d'un des plus énergiques lutteurs de la cause libérale.

PETITES HISTOIRES

Une nouvelle question, ainsi que nous l'écrivions hier, s'est posée : celle de savoir comment doit être défini l'escargot. L'escargot est-il un comestible qui faut respecter, ou un « parasite » qu'il faut détruire ?

L'administration est embarrassée ; elle hésite... Ayons confiance. Elle a connu des embarras plus grands, et elle a su s'en tirer avec esprit.

C'était il y a bien des années... M. Maspero avait expédié d'Égypte au Louvre un coq très recommandé : la momie d'un Pharaon.

Le coq est débarqué à Marseille et amené en douane. Et là aussi une question se pose : A quels droits une importation de cette nature est-elle assujettie ? Qu'est-ce, commercialement, qu'une momie, et comment convenait-il qu'on traitât, au point de vue fiscal, le produit appelé Pharaon ?

On consulta les règlements ; on feuilleta les répertoires ; rien. Le cas n'était point prévu. Alors, un « préposé » se souvint de ce qui est ordonné en pareille circonstance : on taxe l'objet « par assimilation » ; on le frappe du même droit qui atteint le produit dont il se rapproche le plus, par la forme et par l'aspect. Le préposé ouvrit la caisse, en examina très attentivement le contenu, réfléchit... puis il mit le Pharaon sur une bascule, et le taxa au kilo, comme poisson sec.

Sûrement ce douanier-là doit avoir une opinion sur la définition de l'escargot.

On dansera.

Le congrès de la Carte du ciel fait, présentement, de Paris le rendez-vous des plus savants astronomes du monde entier.

Ils travaillent à l'Observatoire, et, jeudi prochain, ils y danseront.

En effet, M. Baillaud, directeur de cette maison de science magnifique, donnera en leur honneur un bal... Et l'on verra, probablement les astronomes évoluer suivant de belles courbes harmonieuses, comme font, au ciel, dont ils dressent la carte, Aldébaran, Bételgeuse, Véga de la Lyre et les autres étoiles, ces voyageuses, ces danseuses...

Nous recevons de M. Edmond Pezon la lettre suivante :

Je lis aujourd'hui dans votre numéro que la ménagerie Pezon est en faillite.

Je vous prie, monsieur, de rectifier cet article, attendu que :

1° Je ne suis nullement le frère de M. Adrien Pezon ; je suis le fils de M. Théodore Pezon, et non de M. Baptiste Pezon ;

2° C'est moi qui suis propriétaire à Chamalières (Puy-de-Dôme), avenue de Royat, et non M. Adrien Pezon.

Je n'ai nullement été mis en faillite, et Dieu merci mes affaires sont on ne peut plus prospères.

Et je vous prie également de dire que c'est moi, Edmond Pezon, qui suis installé place du Trône, et non M. Adrien Pezon qui, lui, est installé cours de Vincennes.

Agrez, monsieur le directeur, l'assurance de ma parfaite considération.

Edmond PEZON.

C'est aujourd'hui que paraît *Gambetta* par Gambetta, ce recueil de lettres intimes et de lettres de famille que publie M. P.-B. Gheusi et dont nos lecteurs connaissent déjà d'émouvantes pages.

Ce beau livre, plein des documents les plus précieux, est un superbe chapitre d'histoire toute récente. Il est enrichi d'images et de portraits, et l'on remarquera, par exemple, l'étonnante res-

semblance de Mme Joseph Gambetta, et de son fils : même physionomie énergique et fière, même regard profond et puissant... Cet ouvrage fait le plus grand honneur au talent d'écrivain et d'historien de M. P.-B. Gheusi.

CRUELLE ÉNIGME

« Vous êtes le commandant de la chasse à courre de la bête humaine. » (Discours du citoyen Platel à Méru.)

Commandant de la chasse à courre de la bête humaine ! voilà

Un titre au moins ! Celui qui l'a

Doit faire envie à qui l'entoure !

Ce n'est pas banal : Commandant

De la... (voir plus haut où je cite !)

Sur une carte de visite

Serait d'un effet évident !

Non ! ce pathos de vénérie,

En sa trulence qui ment,

Vient désigner tout simplement

L'officier de gendarmerie !

Suivons l'image pied à pied :

Le citoyen dit que la chasse

Est ouverte contre sa classe ;

Que le gendarme sans pitié

Est le dur chasseur qui la mène !...

— Mais alors, si je comprends bien,

La bête... aimable citoyen,

Ce serait toi : la bête humaine ?

Louis MARSOILLEAU.

Une discussion, suivie de voies de fait, a eu lieu hier après midi, aux Tuileries, pendant le Tournoi militaire d'épée, entre M. René Lacroix, directeur du journal *Les Armes* et rédacteur sportif à *l'Intransigeant*, et M. Gaston Renard, chargé de la rubrique d'escrime au journal *l'Éclair*.

Tous deux sont des escrimeurs distingués. M. René Lacroix travaille avec le grand maître Louis Mérignac ; M. Gaston Renard est l'élève de Kirchhoff.

Des témoins ont été constitués.

C'est aujourd'hui que commence, à l'hôtel Drouot, la vente de la célèbre bibliothèque de feu le vicomte F. de Janzé, doyen de la Société des Bibliophiles français. Les enchères seront dirigées par M. Lair-Dubreuil, assisté de l'expert Henri Leclerc. Hier, on s'écriait à l'exposition, et l'on ne circulait qu'avec peine devant le fameux *Molière* contenant les dessins originaux de Moreau le Jeune, ces dessins qui, de l'avis du baron Roger Portalis, « constituent l'œuvre la plus parfaite et la plus réussie qu'ait exécutée Moreau ».

Toutes les femmes, sans exception, sacrifieraient volontiers de multiples bijoux pour ne posséder qu'un collier de perles. Malheureusement, ces perles, incontestablement seyantes aux yeux féminins, sont, en général, d'un prix très élevé. C'est ici qu'apparaît alors la précieuse collaboration du professeur Têcla.

Le succès des perles Têcla s'explique facilement, puisque rien ne leur manque. En effet, elles possèdent, outre le poids des perles véritables, leur coloration irisée et leur transparence laiteuse. Arrêtons-les un instant et entrons dans l'élégant magasin Têcla, rue de la Paix.

Vous y trouverez, outre les colliers dont nous venons de parler, un choix de bijoux absolument superbes, composés de saphirs, émeraude, ainsi que de rubis reconstitués, dont les montures absolument artistiques et employées avec de vrais diamants peuvent rivaliser avec celles des premiers joailliers.

Demain, à l'hôtel Drouot, s'ouvre l'exposition particulière de la collection D... de Lille, collection extrêmement intéressante par ses tableaux anciens, gouaches et dessins de Van Blarenbergh, Boilly, Van Cuelen, Fyt, Jordans, Mille Ledoux, Mierevelt, Monnoyer, Reyn, Téniers le Jeune, Wouwerman, et surtout par une série inhabituelle d'œuvres de premier plan, de Louis et François Watteau, le neveu et le petit-neveu du grand Watteau.

Ces œuvres sont, depuis plus d'un siècle, dans la même famille, et c'est la première fois qu'on les verra à Paris.

La vente aura lieu les 23 et 24 avril, par le ministère de M. Henry Bricout, assisté de M. Georges Sortais, peintre, expert près le Tribunal civil. L'exposition sera publique le jeudi 22 avril. On entrera par la rue de la Grange-Batelière.

Le nouveau spectacle du théâtre Michel ou *M. de Saint-Christophe*, professeur de chinois, la pièce de M. Ch. Des Fontaines, obtient un succès de si franche gaîté, réunit chaque soir des chambrières d'une suprême élégance. Toutes les notabilités mondaines et aristocratiques de Paris se donnent rendez-vous dans ce cadre d'une si prestigieuse et si artistique splendeur, dans ce salon d'un luxe si raffiné, pour y applaudir un spectacle de haut goût.

Hors Paris

Santa Cruz de Ténériffe.

Le vapeur *Ausonia* est arrivé avec 150 tonnes de matériel pour l'installation de la télégraphie sans fil Popp.

Cette station, comme nous l'avons déjà dit, sera d'une portée de 5,000 kilomètres, pouvant communiquer avec la tour Eiffel et Pernambuco.

L'état d'avancement des travaux fait prévoir qu'ils seront terminés avant juillet prochain.

Nouvelles

«trophable pour être compromis ouvertement dans une échauffourée de ce genre. Mais il est probable que bien des jeunes Turcs raisonneront d'une manière toute différente : il leur suffit que le Sultan ait profité, en réalité ou en apparence, de la contre-révolution. Cela seul constitue à leurs yeux une preuve suffisante de sa culpabilité.

Quoi qu'il en soit, et même si le Sultan est déposé, il paraît à peu près certain que l'ordre ne sera absolument pas troublé à Constantinople. Les Jeunes-Turcs ont donné l'assurance formelle aux ambassadeurs. Quant aux désordres qui se sont produits en Asie Mineure, ils peuvent être réprimés aisément aussitôt qu'un gouvernement fort aura repris possession de la capitale. L'accord qui vient d'être conclu avec la Bulgarie fait qu'aucune complication extérieure n'est pour le moment à redouter. Il semble donc que nous ayons toutes raisons d'envisager avec un certain optimisme la situation.

Raymond Recouly.

La fin d'un règne

« On prévoit de grands changements. » C'est par ces mots que notre correspondant termine une des dépêches laconiques auxquelles le contrairement la censure turque et dans laquelle il nous annonce la signature du protocole turco-bulgar; mais d'autres dépêches transmises par d'autres voies sont plus précises, et indiquent nettement que ces changements visent le trône.

Depuis dimanche, il est certain que c'est la décision à prendre au sujet du Sultan qui fait l'objet réel des négociations entre le gouvernement de Constantinople et les chefs des Jeunes-Turcs, campés avec l'avant-garde de leur armée aux portes de la capitale, et que le changement de souverain, résolu en principe, on discute sur la façon de procéder à ce changement. La plupart des Jeunes-Turcs, imbus d'idées européennes, répugnent évidemment aux procédés sommaires dont l'histoire de la dynastie d'Osmann offre de si nombreux exemples. La minorité seule partage l'opinion de ce commandant dont nous citons hier la brutale déclaration à un négociateur venu de Constantinople : « M'apportez-vous la tête du vieux ? »

On veut sauver la tête du « vieux », mais on lui prend sa couronne.

La *Nouvelle Presse Libre* de Vienne dit même qu'Abdul-Hamid se résigne à cette inéluctable nécessité, qu'il est prêt à abdiquer, que l'héritier légitime, son frère le prince Réchad lui succédera, et que l'on prépare déjà la proclamation annonçant le changement de régime.

Une dépêche de Constantinople annonce également à l'Agence *Havas* qu'il se produit dans la capitale un revirement remarquable en faveur des Jeunes-Turcs et qu'un changement de régime est probable; sans effusion de sang, peut-être pour aujourd'hui même. A Londres, on a reçu également une dépêche annonçant comme imminente l'entrée de l'armée de Salonique et d'Andrinople à Constantinople et l'abdication du Sultan.

Enfin, de Constantinople même, nous parvient une dépêche expédiée à trois heures, confirmant la nouvelle donnée par la *Nouvelle Presse Libre* annonçant que cheik-ul-Islam, haut fonctionnaire, qui est en même temps une sorte de ministre des cultes et de grand-prêtre du culte musulman, préparait un fatwa prononçant la déchéance du Sultan.

La dépêche ajoute que le bruit courait aussi que le Sultan est en fuite. Si ces prévisions, qui sont presque des certitudes, se réalisent, Abdul-Hamid n'aura à s'en prendre qu'à lui-même, car c'est bien lui qui est l'auteur de la journée du 13.

D'une lettre expédiée de Constantinople le 16, alors que l'on avait eu le temps, par conséquent, de se renseigner, et qui nous est arrivée hier, nous extrayons ce passage :

Ceux qui cherchent l'explication des événements de Stamboul ne doivent pas se perdre dans de longs détours. L'auteur responsable de la contre-révolution du 13 avril 1909, n'est autre que le Sultan Abdul-Hamid. Il a patiemment attendu son heure. Il a préparé sa revanche dans l'ombre. Le moment venu, il a joué la partie. Il l'a gagnée. Il a pris sa revanche du 24 juillet 1908. Mais la partie n'est pas finie. Les Jeunes-Turcs vont essayer de revenir à la charge. Ils avaient gagné la première manche. Le Sultan a gagné la seconde. Reste à jouer « la belle ». C'est cette troisième partie qui va être surtout dramatique.

D'un autre côté, il y a le Sultan, avec sa grande fortune, et la complicité avouée ou secrète de tous les ambitieux, de tous les bénéficiaires de l'ancien régime, de tous ceux qui n'avaient pas trouvé dans la Constitution la satisfaction de leurs espérances. A cet élément laïque s'ajoute l'élément religieux islamique, qu'on avait commis l'imprudence de ne pas assez ménager. Un peu d'or avait suffi à gagner les soldats. Des émissaires secrets leur avaient distribué un livre et demie à chacun. Il n'en fallait pas davantage pour les gagner à une cause qu'on leur disait être celle de l'Islam et de la loi religieuse.

Le gouvernement pouvait tout étouffer, dès la première lettre. Il paraît qu'il recule devant les conséquences de la répression. Il aurait été obligé de remonter jusqu'à l'auteur responsable du soulèvement. Il manquait d'audace.

Le lendemain du 13 avril, les journaux turcs ont repris vis-à-vis de lui leurs anciennes formules de flatterie.

De son côté, il a rappelé son ancienne garde. Les diverses feuilles de Constantinople ont publié, le 15 avril, la note officielle suivante :

« Le Sultan a ordonné le retour à leurs anciens casernements des troupes appartenant à la garnison de Yildiz et qui, en ayant été retirées, avaient été provisoirement installées dans la caserne d'Eyoub, en attendant leur renvoi dans les provinces. Ces soldats sont revenus hier matin dans leurs casernes, autour du palais.

« Un traité impérial a ordonné également le retour à Yildiz de toutes les troupes expédiées au dehors de la capitale. »

Abdul-Hamid est redevenu le maître de l'heure. Le rèstera-t-il ? Voilà le grand point d'interrogation.

La réponse sera faite aujourd'hui.

Devant Constantinople

On continue à négocier avec l'armée jeune-turque qui reste campée sous les murs de la ville et qui atteignait, dit-on, hier matin, 15.000 hommes. Le dernier émissaire envoyé à Izzet-pacha, le chef de l'état-major général, qui s'est rendu à Spartaïk avec deux témoins, les troupes ont reçu de leurs chefs l'ordre formel de bien traiter les populations, notamment les chrétiens et les

étrangers, et elles obéissent à cet ordre avec une discipline parfaite.

Une dépêche dit que l'armée jeune-turque, qu'Enver-bey aurait rejointe, est complètement maîtresse des forts et qu'elle a déjà commencé sa marche vers la Corne d'Or; mais on croit que, dans tous les cas, elle évitera de traverser Stamboul, qu'elle contournera pour gagner directement l'autre rive de la Corne d'Or et se diriger vers Yildiz-Kiosk.

Les journaux de Berlin annoncent que la direction de la Banque nationale allemande a reçu le télégramme suivant de Constantinople :

« La ville est tranquille. Nous attendons d'ici trois jours la conclusion de la crise en faveur des Jeunes-Turcs et sans que de graves rencontres se soient produites. »

Selon un télégramme de Constantinople au *Berliner Tageblatt*, voici quel aurait été le questionnaire complet auquel a été soumise par les officiers jeunes-turcs la délégation de trente et un membres envoyée à Tschataldja par le Parlement :

- D. — Les parlementaires expriment-ils librement leur opinion ?
- R. — 17 oui, 14 non.
- D. — Le Parlement est-il en danger ?
- R. — 16 oui, 15 non.
- D. — Les troupes doivent-elles retourner à Salonique ?
- R. — Non, à la presque unanimité.
- D. — Les troupes doivent-elles marcher sur Constantinople ?
- R. — 27 non, 4 oui.
- D. — Doivent-elles rester à Tschataldja ?
- R. — 27 oui, 4 non.

Mais, en secret, tous les députés auraient conseillé la marche sur Constantinople.

La Chambre turque

La Chambre turque siège-t-elle encore à Constantinople ? Une dépêche de l'Agence *Havas* dit que dans la séance d'aujourd'hui, à huis clos, on a discuté la question de savoir si la Chambre ne devait pas quitter Constantinople pour aller se mettre sous la protection de l'armée jeune-turque, et notre correspondant nous télégraphie :

Péta, 19 avril, 9 h. 35 soir.

Le grand vizir, Towfik-pacha, a fait à la Chambre une courte déclaration. Le vote a été renvoyé à samedi.

Les solutions sont imminentes. Les députés se réuniront ce soir en séance extraordinaire à San Stefano. — VIATOR.

Le dénouement ne saurait donc plus tarder, et l'on peut considérer comme certain que la journée d'aujourd'hui verra la fin de cette contre-révolution extraordinaire dont la victoire éphémère aura duré ainsi juste une semaine, et plutôt deux jours à peine, puisque, dès jeudi dernier la défaite des auteurs de la journée du 13 ne pouvait faire de doute pour personne.

A Constantinople

Dans la capitale, le désarroi est complet. On y songe d'autant moins à la résistance que les vainqueurs du 13 désertent les casernes, et les parlementaires qui sont allés y prêcher la discipline n'ont trouvé presque personne à qui parler.

C'est à qui se défilera. L'Union libérale affirme n'avoir eu aucune participation à la journée de mardi, qui aurait été l'œuvre du 4^e bataillon de chasseurs de Salonique qui avait été soudoyé et d'autres troupes également soudoyées. Pourtant une dépêche du *Berliner Lokalanzeiger* prétend que le Sultan tenait un dernier effort, qu'il aurait concentré près de Yildiz des troupes encadrées par un très petit nombre d'officiers et que les soldats auraient reçu de nouveaux subsides.

Le Comité jeune-turc a communiqué aux journaux une note officielle annonçant le transfert de son siège en Macédoine, et déclarant que le Comité de Constantinople n'avait été autorisé par lui que ce soit à signer des actes. Ce désaveu se réfère à la signature de la proclamation de l'Union ottomane qui vient d'être fondée.

Le dénouement

Les événements se précipitent. L'abdication d'Abdul-Hamid n'est plus qu'une question d'heures.

Le *Berliner Tageblatt* a même publié hier soir une édition spéciale annonçant que c'était chose faite et confirmant le départ de la Chambre pour San Stefano.

De son côté l'Agence *Havas* nous communique la dépêche suivante :

Constantinople, 19 avril.

Sous toutes réserves, on assure que le Comité jeune-turc a donné au Sultan jusqu'à dix heures du soir pour abdiquer. L'ambassadeur de Russie, M. Zinoviev, conduirait les pourparlers.

Le croiseur russe *Lerch*, venant d'Athènes, passerait la nuit au Bosphore, pour empêcher le Sultan.

Une autre dépêche annonce que le grand vizir est allé à plusieurs reprises à Yildiz et que le prince impérial et le cheik-ul-Islam vont sans doute se rendre au devant des troupes qui s'avancent vers la ville.

Le prince Rechad

Le prince Rechad, qui sera peut-être proclamé sultan aujourd'hui, sous le nom de Mehmed V, est âgé de soixante-cinq ans. Il est haut de taille, est assez gros et louché légèrement. Il fut très brun, mais il est aujourd'hui tout blanc. Il est de tempérament fort doux, mais de caractère profondément indécis. Son éducation fut assez soignée. Il comprend le persan, connaît assez bien le français, a quelques notions d'anglais. Sans être « bigot », il est fort pieux. Très fervent adepte de l'ordre des Derviches Tournours, il a fait son livre de choix du *Meslevi* et il passe de longues heures à méditer les préceptes de Djelaledine-Roumi.

C'est un honnête homme, très simple d'allures. Tant que son frère Abdul-Hamid gouvernait autocratiquement la Turquie, il était espionné à tel point que, quand il sortait en voiture, on n'osait pas le saluer dans la crainte d'être dénoncé au Palais. Un jour même, exaspéré par la présence continuelle autour de lui d'une nuée de mouchards de tout acabit et de toute couleur, le prince alla se jeter aux pieds du Sultan : il lui offrit de renoncer à la succession au trône, à la condition qu'on lui supprimât l'ordre formel de bien traiter les populations, notamment les chrétiens et les

étrangers, et elles obéissent à cet ordre avec une discipline parfaite.

Une dépêche dit que l'armée jeune-turque, qu'Enver-bey aurait rejointe, est complètement maîtresse des forts et qu'elle a déjà commencé sa marche vers la Corne d'Or; mais on croit que, dans tous les cas, elle évitera de traverser Stamboul, qu'elle contournera pour gagner directement l'autre rive de la Corne d'Or et se diriger vers Yildiz-Kiosk.

Les journaux de Berlin annoncent que la direction de la Banque nationale allemande a reçu le télégramme suivant de Constantinople :

« La ville est tranquille. Nous attendons d'ici trois jours la conclusion de la crise en faveur des Jeunes-Turcs et sans que de graves rencontres se soient produites. »

Selon un télégramme de Constantinople au *Berliner Tageblatt*, voici quel aurait été le questionnaire complet auquel a été soumise par les officiers jeunes-turcs la délégation de trente et un membres envoyée à Tschataldja par le Parlement :

- D. — Les parlementaires expriment-ils librement leur opinion ?
- R. — 17 oui, 14 non.
- D. — Le Parlement est-il en danger ?
- R. — 16 oui, 15 non.
- D. — Les troupes doivent-elles retourner à Salonique ?
- R. — Non, à la presque unanimité.
- D. — Les troupes doivent-elles marcher sur Constantinople ?
- R. — 27 non, 4 oui.
- D. — Doivent-elles rester à Tschataldja ?
- R. — 27 oui, 4 non.

Mais, en secret, tous les députés auraient conseillé la marche sur Constantinople.

La Chambre turque

La Chambre turque siège-t-elle encore à Constantinople ? Une dépêche de l'Agence *Havas* dit que dans la séance d'aujourd'hui, à huis clos, on a discuté la question de savoir si la Chambre ne devait pas quitter Constantinople pour aller se mettre sous la protection de l'armée jeune-turque, et notre correspondant nous télégraphie :

Péta, 19 avril, 9 h. 35 soir.

Le grand vizir, Towfik-pacha, a fait à la Chambre une courte déclaration. Le vote a été renvoyé à samedi.

Les solutions sont imminentes. Les députés se réuniront ce soir en séance extraordinaire à San Stefano. — VIATOR.

Le dénouement ne saurait donc plus tarder, et l'on peut considérer comme certain que la journée d'aujourd'hui verra la fin de cette contre-révolution extraordinaire dont la victoire éphémère aura duré ainsi juste une semaine, et plutôt deux jours à peine, puisque, dès jeudi dernier la défaite des auteurs de la journée du 13 ne pouvait faire de doute pour personne.

A Constantinople

Dans la capitale, le désarroi est complet. On y songe d'autant moins à la résistance que les vainqueurs du 13 désertent les casernes, et les parlementaires qui sont allés y prêcher la discipline n'ont trouvé presque personne à qui parler.

C'est à qui se défilera. L'Union libérale affirme n'avoir eu aucune participation à la journée de mardi, qui aurait été l'œuvre du 4^e bataillon de chasseurs de Salonique qui avait été soudoyé et d'autres troupes également soudoyées. Pourtant une dépêche du *Berliner Lokalanzeiger* prétend que le Sultan tenait un dernier effort, qu'il aurait concentré près de Yildiz des troupes encadrées par un très petit nombre d'officiers et que les soldats auraient reçu de nouveaux subsides.

Le Comité jeune-turc a communiqué aux journaux une note officielle annonçant le transfert de son siège en Macédoine, et déclarant que le Comité de Constantinople n'avait été autorisé par lui que ce soit à signer des actes. Ce désaveu se réfère à la signature de la proclamation de l'Union ottomane qui vient d'être fondée.

Le dénouement

Les événements se précipitent. L'abdication d'Abdul-Hamid n'est plus qu'une question d'heures.

Le *Berliner Tageblatt* a même publié hier soir une édition spéciale annonçant que c'était chose faite et confirmant le départ de la Chambre pour San Stefano.

De son côté l'Agence *Havas* nous communique la dépêche suivante :

Constantinople, 19 avril.

Sous toutes réserves, on assure que le Comité jeune-turc a donné au Sultan jusqu'à dix heures du soir pour abdiquer. L'ambassadeur de Russie, M. Zinoviev, conduirait les pourparlers.

Le croiseur russe *Lerch*, venant d'Athènes, passerait la nuit au Bosphore, pour empêcher le Sultan.

Une autre dépêche annonce que le grand vizir est allé à plusieurs reprises à Yildiz et que le prince impérial et le cheik-ul-Islam vont sans doute se rendre au devant des troupes qui s'avancent vers la ville.

Le prince Rechad

Le prince Rechad, qui sera peut-être proclamé sultan aujourd'hui, sous le nom de Mehmed V, est âgé de soixante-cinq ans. Il est haut de taille, est assez gros et louché légèrement. Il fut très brun, mais il est aujourd'hui tout blanc. Il est de tempérament fort doux, mais de caractère profondément indécis. Son éducation fut assez soignée. Il comprend le persan, connaît assez bien le français, a quelques notions d'anglais. Sans être « bigot », il est fort pieux. Très fervent adepte de l'ordre des Derviches Tournours, il a fait son livre de choix du *Meslevi* et il passe de longues heures à méditer les préceptes de Djelaledine-Roumi.

C'est un honnête homme, très simple d'allures. Tant que son frère Abdul-Hamid gouvernait autocratiquement la Turquie, il était espionné à tel point que, quand il sortait en voiture, on n'osait pas le saluer dans la crainte d'être dénoncé au Palais. Un jour même, exaspéré par la présence continuelle autour de lui d'une nuée de mouchards de tout acabit et de toute couleur, le prince alla se jeter aux pieds du Sultan : il lui offrit de renoncer à la succession au trône, à la condition qu'on lui supprimât l'ordre formel de bien traiter les populations, notamment les chrétiens et les

étrangers, et elles obéissent à cet ordre avec une discipline parfaite.

Une dépêche dit que l'armée jeune-turque, qu'Enver-bey aurait rejointe, est complètement maîtresse des forts et qu'elle a déjà commencé sa marche vers la Corne d'Or; mais on croit que, dans tous les cas, elle évitera de traverser Stamboul, qu'elle contournera pour gagner directement l'autre rive de la Corne d'Or et se diriger vers Yildiz-Kiosk.

Les journaux de Berlin annoncent que la direction de la Banque nationale allemande a reçu le télégramme suivant de Constantinople :

« La ville est tranquille. Nous attendons d'ici trois jours la conclusion de la crise en faveur des Jeunes-Turcs et sans que de graves rencontres se soient produites. »

Selon un télégramme de Constantinople au *Berliner Tageblatt*, voici quel aurait été le questionnaire complet auquel a été soumise par les officiers jeunes-turcs la délégation de trente et un membres envoyée à Tschataldja par le Parlement :

- D. — Les parlementaires expriment-ils librement leur opinion ?
- R. — 17 oui, 14 non.
- D. — Le Parlement est-il en danger ?
- R. — 16 oui, 15 non.
- D. — Les troupes doivent-elles retourner à Salonique ?
- R. — Non, à la presque unanimité.
- D. — Les troupes doivent-elles marcher sur Constantinople ?
- R. — 27 non, 4 oui.
- D. — Doivent-elles rester à Tschataldja ?
- R. — 27 oui, 4 non.

Mais, en secret, tous les députés auraient conseillé la marche sur Constantinople.

La Chambre turque

La Chambre turque siège-t-elle encore à Constantinople ? Une dépêche de l'Agence *Havas* dit que dans la séance d'aujourd'hui, à huis clos, on a discuté la question de savoir si la Chambre ne devait pas quitter Constantinople pour aller se mettre sous la protection de l'armée jeune-turque, et notre correspondant nous télégraphie :

Péta, 19 avril, 9 h. 35 soir.

Le grand vizir, Towfik-pacha, a fait à la Chambre une courte déclaration. Le vote a été renvoyé à samedi.

Les solutions sont imminentes. Les députés se réuniront ce soir en séance extraordinaire à San Stefano. — VIATOR.

Le dénouement ne saurait donc plus tarder, et l'on peut considérer comme certain que la journée d'aujourd'hui verra la fin de cette contre-révolution extraordinaire dont la victoire éphémère aura duré ainsi juste une semaine, et plutôt deux jours à peine, puisque, dès jeudi dernier la défaite des auteurs de la journée du 13 ne pouvait faire de doute pour personne.

A Constantinople

Dans la capitale, le désarroi est complet. On y songe d'autant moins à la résistance que les vainqueurs du 13 désertent les casernes, et les parlementaires qui sont allés y prêcher la discipline n'ont trouvé presque personne à qui parler.

C'est à qui se défilera. L'Union libérale affirme n'avoir eu aucune participation à la journée de mardi, qui aurait été l'œuvre du 4^e bataillon de chasseurs de Salonique qui avait été soudoyé et d'autres troupes également soudoyées. Pourtant une dépêche du *Berliner Lokalanzeiger* prétend que le Sultan tenait un dernier effort, qu'il aurait concentré près de Yildiz des troupes encadrées par un très petit nombre d'officiers et que les soldats auraient reçu de nouveaux subsides.

Le Comité jeune-turc a communiqué aux journaux une note officielle annonçant le transfert de son siège en Macédoine, et déclarant que le Comité de Constantinople n'avait été autorisé par lui que ce soit à signer des actes. Ce désaveu se réfère à la signature de la proclamation de l'Union ottomane qui vient d'être fondée.

Le dénouement

Les événements se précipitent. L'abdication d'Abdul-Hamid n'est plus qu'une question d'heures.

Le *Berliner Tageblatt* a même publié hier soir une édition spéciale annonçant que c'était chose faite et confirmant le départ de la Chambre pour San Stefano.

De son côté l'Agence *Havas* nous communique la dépêche suivante :

Constantinople, 19 avril.

Sous toutes réserves, on assure que le Comité jeune-turc a donné au Sultan jusqu'à dix heures du soir pour abdiquer. L'ambassadeur de Russie, M. Zinoviev, conduirait les pourparlers.

Le croiseur russe *Lerch*, venant d'Athènes, passerait la nuit au Bosphore, pour empêcher le Sultan.

Une autre dépêche annonce que le grand vizir est allé à plusieurs reprises à Yildiz et que le prince impérial et le cheik-ul-Islam vont sans doute se rendre au devant des troupes qui s'avancent vers la ville.

Le prince Rechad

Le prince Rechad, qui sera peut-être proclamé sultan aujourd'hui, sous le nom de Mehmed V, est âgé de soixante-cinq ans. Il est haut de taille, est assez gros et louché légèrement. Il fut très brun, mais il est aujourd'hui tout blanc. Il est de tempérament fort doux, mais de caractère profondément indécis. Son éducation fut assez soignée. Il comprend le persan, connaît assez bien le français, a quelques notions d'anglais. Sans être « bigot », il est fort pieux. Très fervent adepte de l'ordre des Derviches Tournours, il a fait son livre de choix du *Meslevi* et il passe de longues heures à méditer les préceptes de Djelaledine-Roumi.

C'est un honnête homme, très simple d'allures. Tant que son frère Abdul-Hamid gouvernait autocratiquement la Turquie, il était espionné à tel point que, quand il sortait en voiture, on n'osait pas le saluer dans la crainte d'être dénoncé au Palais. Un jour même, exaspéré par la présence continuelle autour de lui d'une nuée de mouchards de tout acabit et de toute couleur, le prince alla se jeter aux pieds du Sultan : il lui offrit de renoncer à la succession au trône, à la condition qu'on lui supprimât l'ordre formel de bien traiter les populations, notamment les chrétiens et les

étrangers, et elles obéissent à cet ordre avec une discipline parfaite.

Une dépêche dit que l'armée jeune-turque, qu'Enver-bey aurait rejointe, est complètement maîtresse des forts et qu'elle a déjà commencé sa marche vers la Corne d'Or; mais on croit que, dans tous les cas, elle évitera de traverser Stamboul, qu'elle contournera pour gagner directement l'autre rive de la Corne d'Or et se diriger vers Yildiz-Kiosk.

Les journaux de Berlin annoncent que la direction de la Banque nationale allemande a reçu le télégramme suivant de Constantinople :

« La ville est tranquille. Nous attendons d'ici trois jours la conclusion de la crise en faveur des Jeunes-Turcs et sans que de graves rencontres se soient produites. »

Selon un télégramme de Constantinople au *Berliner Tageblatt*, voici quel aurait été le questionnaire complet auquel a été soumise par les officiers jeunes-turcs la délégation de trente et un membres envoyée à Tschataldja par le Parlement :

- D. — Les parlementaires expriment-ils librement leur opinion ?
- R. — 17 oui, 14 non.
- D. — Le Parlement est-il en danger ?
- R. — 16 oui, 15 non.
- D. — Les troupes doivent-elles retourner à Salonique ?
- R. — Non, à la presque unanimité.
- D. — Les troupes doivent-elles marcher sur Constantinople ?
- R. — 27 non, 4 oui.
- D. — Doivent-elles rester à Tschataldja ?
- R. — 27 oui, 4 non.

Mais, en secret, tous les députés auraient conseillé la marche sur Constantinople.

La Chambre turque

La Chambre turque siège-t-elle encore à Constantinople ? Une dépêche de l'Agence *Havas* dit que dans la séance d'aujourd'hui, à huis clos, on a discuté la question de savoir si la Chambre ne devait pas quitter Constantinople pour aller se mettre sous la protection de l'armée jeune-turque, et notre correspondant nous télégraphie :

Péta, 19 avril, 9 h. 35 soir.

Le grand vizir, Towfik-pacha, a fait à la Chambre une courte déclaration. Le vote a été renvoyé à samedi.

Les solutions sont imminentes. Les députés se réuniront ce soir en séance extraordinaire à San Stefano. — VIATOR.

Le dénouement ne saurait donc plus tarder, et l'on peut considérer comme certain que la journée d'aujourd'hui verra la fin de cette contre-révolution extraordinaire dont la victoire éphémère aura duré ainsi juste une semaine, et plutôt deux jours à peine, puisque, dès jeudi dernier la défaite des auteurs de la journée du 13 ne pouvait faire de doute pour personne.

A Constantinople

Dans la capitale, le désarroi est complet. On y songe d'autant moins à la résistance que les vainqueurs du 13 désertent les casernes, et les parlementaires qui sont allés y prêcher la discipline n'ont trouvé presque personne à qui parler.

C'est à qui se défilera. L'Union libérale affirme n'avoir eu aucune participation à la journée de mardi, qui aurait été l'œuvre du 4^e bataillon de chasseurs de Salonique qui avait été soudoyé et d'autres troupes également soudoyées. Pourtant une dépêche du *Berliner Lokalanzeiger* prétend que le Sultan tenait un dernier effort, qu'il aurait concentré près de Yildiz des troupes encadrées par un très petit nombre d'officiers et que les soldats auraient reçu de nouveaux subsides.

Le Comité jeune-turc a communiqué aux journaux une note officielle annonçant le transfert de son siège en Macédoine, et déclarant que le Comité de Constantinople n'avait été autorisé par lui que ce soit à signer des actes. Ce désaveu se réfère à la signature de la proclamation de l'Union ottomane qui vient d'être fondée.

Le dénouement

Les événements se précipitent. L'abdication d'Abdul-Hamid n'est plus qu'une question d'heures.

Le *Berliner Tageblatt* a même publié hier soir une édition spéciale annonçant que c'était chose faite et confirmant le départ de la Chambre pour San Stefano.

De son côté l'Agence *Havas* nous communique la dépêche suivante :

Constantinople, 19 avril.

Sous toutes réserves, on assure que le Comité jeune-turc a donné au Sultan jusqu'à dix heures du soir pour abdiquer. L'ambassadeur de Russie, M. Zinoviev, conduirait les pourparlers.

Le croiseur russe *Lerch*, venant d'Athènes, passerait la nuit au Bosphore, pour empêcher le Sultan.

Une autre dépêche annonce que le grand vizir est allé à plusieurs reprises à Yildiz et que le prince impérial et le cheik-ul-Islam vont sans doute se rendre au devant des troupes qui s'avancent vers la ville.

Le prince Rechad

Le prince Rechad, qui sera peut-être proclamé sultan aujourd'hui, sous le nom de Mehmed V, est âgé de soixante-cinq ans. Il est haut de taille, est assez gros et louché légèrement. Il fut très brun, mais il est aujourd'hui tout blanc. Il est de tempérament fort doux, mais de caractère profondément indécis. Son éducation fut assez soignée. Il comprend le persan, connaît assez bien le français, a quelques notions d'anglais. Sans être « bigot », il est fort pieux. Très fervent adepte de l'ordre des Derviches Tournours, il a fait son livre de choix du *Meslevi* et il passe de longues heures à méditer les préceptes de Djelaledine-Roumi.

C'est un honnête homme, très simple d'allures. Tant que son frère Abdul-Hamid gouvernait autocratiquement la Turquie, il était espionné à tel point que, quand il sortait en voiture, on n'osait pas le saluer dans la crainte d'être dénoncé au Palais. Un jour même, exaspéré par la présence continuelle autour de lui d'une nuée de mouchards de tout ac

avait remis aimablement une lettre pour M. Andresen, directeur de la fonderie, le priant de nous donner notre plein de charbon. Nous apportions à ces braves gens leur courrier. Admirablement reçus, il est entendu que demain matin on nous apportera les trente tonnes de charbon brûlées depuis Punta-Arenas.

Nous avons pu nous-mêmes rendre un important service aux baleiniers en donnant nos soins à Mme Andresen, légèrement indisposée et en opérant un malheureux Norvégien dont quatre doigts venaient d'être sectionnés par un coupeur circulaire. Notre médecin, le docteur Liouville, a pratiqué très habilement l'amputation des quatre doigts de ce blessé qui, sans ses soins, risquait fort de mourir de gangrène. Nous sommes mouillés à l'entrée de ce qui fut autrefois Pendulum Cove, car ainsi que l'a signalé l'Uruguay en 1905, cette anse est actuellement en grande partie comblée par des éboulements.

Nos travaux ont commencé aussitôt, et tandis que les naturalistes, MM. Gein et Liouville, le géologue M. Gondou, recueillent dans l'île de nombreux échantillons d'une nature nouvelle, M. Bongrain observait le 21^e contact de l'écluse de la baie au thermocline photographique. Le 22 décembre et faisait une série d'observations pendulaires commencées à la Plata et à Punta-Arenas, au point même des observations de l'été de 1820, et réglait les chronomètres. M. Rouch effectuait des sondages et des dragages et a fait une station d'observations d'électricité atmosphérique; il continue les observations météorologiques entreprises depuis le départ de France. M. Godfroy a dressé un plan de la baie avec observations maritimes. Enfin, M. Senouque a fait, ainsi qu'à Punta-Arenas, une série d'observations magnétiques, des observations actinométriques pendant l'écluse de soleil et le relevé de la baie au thermocline photographique.

Je me permets de rappeler à l'Académie que l'île Déception est une île volcanique circulaire, dont le cratère forme une vaste et magnifique rade très profonde, où l'on pénètre par une coupure étroite entre deux falaises à peine visibles du large. Le capitaine phoque américain Pendleton fut vraisemblablement le premier à pénétrer dans cette rade qui fut très fréquentée par les baleiniers et phoquières à voile, puis totalement délaissée pendant plus d'un siècle. L'Anglais Foster, à bord du *Chantelero*, séjourna à Pendulum-Cove du 1^{er} janvier au 4 mars 1829, pour y pratiquer de nombreuses observations pendulaires. C'est au même endroit que M. Bongrain vient de faire une série d'observations et de régler ses chronomètres.

L'île Déception est redevenue un important centre de chasse à la baleine; l'escadille actuellement au travail, qui séjourne dans une anse très favorable où elle trouve en abondance eau douce et eau chaude à 40°, se compose de deux vapeurs de 3 à 4,000 tonnes et de deux trois mâts servant de pontons à charbon et de fonderie; huit petits baleiniers à vapeur munis de canons porte-harpons sortent et rentrent fréquemment, remorquant les baleinoptères capturés.

Deux cents Norvégiens sont occupés à cette industrie des plus productives. Nous avons pu donner des renseignements aux capitaines norvégiens sur Port-Lockroy et leur communiquer les cartes relevées par M. Matha, lors de notre dernière expédition antarctique 1903-1905; et les baleiniers vont immédiatement partir pour ces régions.

Je ne puis m'empêcher de faire remarquer, en même temps que je m'applaudis de voir une expédition scientifique donner déjà des résultats pratiques, combien il est regrettable que nos compatriotes, qui furent autrefois les premiers baleiniers du monde, ne veulent pas entrer dans une voie éminemment profitable et qui apporterait plus que le bien-être à nos populations côtières si durement éprouvées.

Nous avons trouvé à Pendulum Cove un cairn laissé par la corvette argentine l'Uruguay venue si généreusement à la recherche du Français en janvier 1905. Ce cairn contenait une bouteille renfermant une liste déjà effacée des matelots de la corvette et un document en parfait état dont voici la teneur :

Isla Deception. Enero 8 de 1905.

En la fecha he estado en esta bahia con la Corbeta "Uruguay" con objeto de tener noticias de la expedicion que dirige el Dr Charcot y no habiendo encontrado ninguno, me dirigio a la Isla Wiencke adonde, de jare mis noticias.

(Signé) : Ismael F. GALINDEZ.

Dans ce même cairn, nous avons déposé un rapport sur notre expédition. Depuis notre arrivée, nous avons été

favorisés par un temps magnifique. Nous partions le 25 décembre au soir pour Port-Lockroy d'où, après une courte visite à Port-Charcot, nous nous dirigeons vers le Sud en effectuant le plus de stations possibles à terre.

Les baleiniers qui travaillent ici depuis trois ans sont d'accord pour affirmer que jamais ces régions n'ont été aussi dépourvues de glaces; je veux considérer ce fait comme de bon augure; il pourrait être dû à un non-décollement des glaces qui nous empêcherait ainsi d'avancer comme nous le désirions, mais cependant les rapports des longs courriers rencontrés à Rio-de-Janeiro, Buenos-Aires et Punta-Arenas affirment que les glaces s'élevèrent cette année à des latitudes inaccoutumées, ce qui nous permet d'espérer un dégagement inattendu.

L'enthousiasme règne à bord et l'équipage aide avec bonne humeur et entraînement aux travaux de l'état-major.

J'espère que l'Académie des sciences, qui a déjà témoigné tant d'intérêt à notre expédition, approuvera notre programme et son commencement d'exécution, et je me permets de lui présenter l'assurance de mon très sincère et respectueux dévouement.

Le Chef de l'expédition,

J.-B. CHARCOT.

Les Conseils généraux

Les assemblées départementales sont manifestement préoccupées de la situation politique. L'agitation syndicaliste, les grèves de fonctionnaires, les mouvements ouvriers qui se produisent sur différents points du territoire ne les laissent pas indifférents, et les discours prononcés hier par les présidents, à l'ouverture de la session de Pâques, attestent que tous les hommes à qui il reste quelque notion de l'ordre social et de la liberté individuelle sont vivement émus par la situation présente.

Le sentiment qui se dégage des allocutions qui nous sont transmises par le télégraphe est que le gouvernement, par ses attitudes contradictoires et son manque d'énergie, semble responsable des événements graves qui se sont produits et qui nous menacent.

A Nancy, M. Lebrun, député de Briey, déclare être l'interprète de la majorité du Conseil général de Meurthe-et-Moselle en demandant au gouvernement d'appliquer les lois et « d'en imposer le respect sans faiblesse ».

Dans le Loir-et-Cher, le Conseil radical, gouvernemental, assure le ministère de sa confiance, mais lui demande d'entendre formellement le droit de grève aux fonctionnaires.

A Chartres, M. Lhopiteau, député radical, président du Conseil général, déclare qu'il est inadmissible que les agents d'un service public puissent se concentrer pour désertir simultanément leurs fonctions et suspendre la vie nationale. Il ajoute que le problème ne peut être résolu par des textes législatifs et qu'il faut chercher le remède dans la réforme de nos mœurs actuelles et surtout dans l'autorité morale que doit s'assurer le gouvernement sur ses subordonnés en se montrant ferme vis-à-vis des perturbateurs, et paternel à l'égard de ceux qui feront preuve de dévouement à leurs fonctions.

En somme, tout ce que le gouvernement n'a pas fait.

A Toulouse, le Conseil général, dont fait partie M. Cruppi, ministre du commerce, a été saisi d'un vœu dont le texte mérite d'être reproduit :

Les conseillers généraux du département soussignés, réunis hors session, en présence de l'agitation menaçante faite dans le pays par une minorité de syndicalistes révolutionnaires et anarchistes qui ont ouvertement proclamé la guerre contre la patrie, la République, le Parlement, la liberté du travail, la propriété et les lois, et qui prétendent mettre partout le désordre afin de s'emparer de tous les pouvoirs par la force, considérant qu'il appartient au gouvernement de la République de veiller à la garde de nos institutions, de nos libertés et de l'ordre public, lui demandent instamment de mettre un terme aux tentatives de ces démons, par une sage et ferme application des lois existantes, de compléter ces lois avec le concours du Parlement et notamment d'interdire sous des peines sévères, comme cela a été fait en Angleterre, tout sabotage, grève ou cessation de travail concertés dans les services essentiels pour l'Etat ou la collectivité des citoyens, tels que ceux des chemins de fer, du gaz et de l'électricité, des postes et des télégraphes, etc.

Il compte sur la vigilance et l'énergie du gouvernement de la République pour

épargner au pays les dévastations que lui présente cette poignée d'agitateurs.

A Beauvais, dans le département de l'Oise, si éprouvé par la grève des boulangers du Méru, M. Noël, sénateur, a défilé les éléments révolutionnaires étrangers au pays, qui provoquent les désordres, et demande au gouvernement d'agir énergiquement.

Il félicite le préfet qui a fait preuve d'initiative — d'une initiative un peu tardive à notre sens — dans la répression, et à ses énergiques conclusions s'associe M. Deshayes, maire et conseiller général du canton de Méru, et le marquis de L'Aigle, qui appartient à la minorité du Conseil.

Tous ces vœux, on le voit, toutes ces paroles prouvent que si, par un sentiment de discipline républicaine qui se conçoit, les assemblées départementales n'ont pas voulu mettre directement en cause le cabinet, elles n'en jugent pas moins que son attitude n'est pas conforme à l'étendue de ses responsabilités. Si le gouvernement éprouvait le besoin d'être converti dans l'action par les représentants les plus autorisés du pays, il n'aurait maintenant aucune raison pour se dérober à son devoir.

Un de ses membres au surplus, et non des moindres, M. Caillaux, ministre des finances, s'est trouvé sur ce point, d'accord avec l'ensemble des Conseils généraux. Il a déclaré que le ministère avait une mission essentielle à remplir : celle de rappeler avec l'énergie nécessaire à ceux qui ont visé à la présidence de la République, et qu'en aucun cas, sous peine de faillir à sa tâche, le gouvernement de la République ne peut céder devant des manœuvres comminatoires ou violentes puisqu'il ferait incliner devant des factions la nation tout entière dont il est le représentant.

Et M. Caillaux a conclu en ces termes individuels et des groupements, il n'y a qu'une chose, mais il y en a une : c'est l'autorité de la nation.

La France attend que les ministres mettent d'accord leurs actes avec leurs paroles.

Auguste Avril.

JOURNAUX ET REVUES

La victoire de Compère-Morel

Le citoyen Compère-Morel est élu à Uzès.

L'Humanité signale cet événement comme un beau signe de la « poussée socialiste ». Et elle publie un saisissant tableau :

Citoyen Compère-Morel, socialiste. 9,730 voix
M. Sully-Thomas, radical. 704 voix

On voit, d'après ce résumé, l'humiliation du parti radical, qui, sur 10,443 voix, en a 9,055 de moins que le parti socialiste. Il est vrai que les candidats radicaux s'étaient désistés. Mais, remarque l'Humanité, le journal radical de la région continuait à faire campagne et recommandait l'abstention; et puis, « l'état-major radical » ordonnait de voter quand même pour Sully-Thomas ou de voter blanc; et puis, « la sous-préfecture avait notifié aux maires qu'ils pourraient attribuer des voix aux deux candidats Thomas et Bonnevaux bien qu'ils se fussent retirés ». Enfin, l'Humanité fait tout pour amener rétrospectivement les candidats radicaux à la bataille qui leur fut si cruelle...

Conclusion :

La victoire de Compère-Morel est essentiellement une victoire ouvrière et paysanne sur la haute bourgeoisie radicale ou royaliste, écarlée.

Voilà pour les radicaux, de la part des socialistes...

Voilà maintenant les journaux du parti radical.

Le Radical dit :

M. Compère-Morel, socialiste unifié, est élu par 9,730 voix, sans concurrent.

L'Action dit la même chose : « saisis concurrents ».

La Petite République :

M. Compère-Morel était seul candidat...

Entre le premier et le second tour de scrutin, MM. Thomas, Bonnevaux, Larivière s'étaient désistés. L'élection de M. Compère-Morel était donc assurée.

Oui, les journaux du parti radical aiment mieux ne pas insister sur la défaite des radicaux... Le citoyen Compère-

Morel est élu... Basté! Il n'avait pas de concurrents : c'est bien malin!

C'est ingénieux. Et chaque parti politique est habile à présenter les choses de la façon qui lui flatte le mieux.

Mais enfin, et de l'aveu même des journaux radicaux, au premier tour de scrutin M. Elie Thomas, radical-socialiste, obtint 7,550 voix; M. Bonnevaux, socialiste indépendant, en eut 939. Si le radicalisme avait le moindre sentiment du péril que les socialistes unifiés lui font courir, et au pays, le radical-socialiste et le socialiste indépendant — deux radicaux, somme toute — pouvaient s'entendre. Ils auraient, à eux deux, 7,550 + 939 = 8,489 voix contre les 7,800 du socialiste unifié. De sorte qu'ils pouvaient très bien gagner la bataille. Mais ils se sont, l'un et l'autre, sauvés, sans s'être aidés. Les socialistes étaient à Saint-Etienne, en congrès; les radicaux ont voulu leur faire cette politesse, pour lâcher de les amadouer.

Ils ont, une fois encore, été dupes. Ils ont, une fois encore, failli à leur devoir de radicaux, devant les révolutionnaires.

André Beaunier.

La Presse de ce matin

LA POLITIQUE

Le Gaulois :

D'un geste, Sa Sainteté a mis à néant les calomnies accusées, portées contre l'Eglise et les catholiques de France, par nos radicaux et les sectaires du Grand-Orient.

Pie X ne confond pas notre pays avec le régime qui lui a succédé. La France sera toujours la fille aînée de l'Eglise, et le Pape l'aimera d'autant plus tendrement qu'elle est plus douloureusement éprouvée.

Quelle admirable réponse aux injures des ennemis du Saint-Siège! Toute la doctrine chrétienne est résumée dans ce baiser de notre chef spirituel à l'Église sacrée de notre patrie. C'est le pardon et l'oubli des injures. Inénarrable foi dans la conversion de ceux qui ont tenté leur Dieu.

ECHOS & NOUVELLES

Le Journal :

Le trop fameux Lemoine s'est vu quelque temps chez un tant qu'il avait à Trieste, Lemoine, tous séduisant et persuasif, parvint à la convaincre qu'il était obligé de se cacher, c'est parce que son score, alarmant les grandes compagnies diamantaires.

Il lui dit qu'il était menacé de mort par les commerçants en diamants dont sa découverte allait consommer la ruine; il lui fit croire que tous ses ennemis étaient tous d'accord pour l'assassiner, et qu'il allait épouser la propre fille de sir Julius Wernher.

La tante de Trieste se laissa prendre à ces paroles et se fit tout à fait convaincre. Bien noté, largement logé, sa garde-robe renouvelée, Lemoine se laissa vivre quelques semaines, fréquentant les cafés, chahuchant avec les grands propriétaires de la région des projets d'affaires étonnantes.

Il devait même fonder, à Cilli, avec l'argent de nefs commanditaires, une grande fabrique, quand sa tante, finalement, édifiée sur les véritables causes de sa fuite, le mit à la porte.

Lemoine disparut et sa vie errante, invinciblement, le ramena vers Paris.

Le Petit Parisien :

La marine a fait établir sur les hauteurs des Rouges-Terres, commune de la Glacière, un poste de téléphonie sans fil, qui domine toute la région.

Ce poste, qui vient d'être récemment armé par le personnel des télégraphes, est le premier qui ait été installé dans la région de la Glacière.

Dans la soirée d'hier, des communications ont pu être échangées, entre huit et dix heures, avec l'escadron de la Méditerranée et de dix heures à minuit avec la tour Eiffel.

On nous assure que les résultats ont été des plus satisfaisants.

Le lieutenant de vaisseau Jeanne va étudier l'installation d'un poste de Rouges-Terres d'un appareil de téléphonie sans fil.

De Brest :

Le bruit court, à Brest, que des pourparlers diplomatiques sont en cours dans la capitale, en vue de conclure le lancement du cuirassé *Danton*, lancement fixé au 2 mai, avec la présence dans notre port de l'empereur de Russie.

Le cuirassé *Danton*, qui sera le premier navire de cette éventualité avec l'amiral de Lapeyrière, préfet maritime, lequel espère une solution favorable.

Le Petit Journal :

M. Ou-Ko-Tsao, attaché de la légation de Chine à Paris, a été nommé par le cas de l'espion Yen-Kor-Oua, a dit :

« Je ne connais aucun de nos compatriotes du nom de Yen-Kor-Oua. A l'école navale! Il y a trois ou quatre sujets de notre empire qui font un voyage sur le *Borde*, mais je vous garantis bien que celui dont vous me parlez n'y est pas. »

« Il y a peut-être une erreur de nom. Ce que je puis vous dire, c'est qu'il n'est ni à déclarer que c'était pour les donner à notre gouvernement qu'il avait dérobé ces documents! »

« Nous n'avons pas encore été informés de l'arrestation de cet espion, mais nous sommes convaincus que le général de Borel avertira notre ministre, qui sera avisé aussi par le service des affaires étrangères! »

De Nancy :

Le docteur Thierry, le médecin légiste de

Saint-Mihiel, qui le premier a examiné Jeanne Weber, va être poursuivi pour un article de journal, dans lequel il affirmait l'entière responsabilité de l'agresseur, reconnue irresponsable par les aliénistes nancéiens.

La chancellerie a ordonné les poursuites; le dossier établi par le parquet général de Nancy vient de revenir à Paris, concluant toujours aux poursuites. En conséquence, le docteur Thierry comparaitra dans quinze jours devant le tribunal correctionnel de Saint-Mihiel.

LE LANCEMENT Du "Diderot" et du "Condorcet"

A SAINT-NAZAIRE

(Par dépêche de notre envoyé spécial)

Saint-Nazaire, 19 avril.

La ville de Saint-Nazaire est en fête. Une foule nombreuse circule dans ses rues que décorent des drapeaux et des oriflammes multicolores. Les trains arrivent bondés et déversent des milliers et des milliers de voyageurs. Les deux cérémonies maritimes, le lancement aujourd'hui du *Diderot*, et demain du *Condorcet*, ont attiré une affluente énorme.

La mise à l'eau de deux des plus puissantes unités de notre flotte de guerre explique largement la présence de tant de curieux, avides d'un spectacle toujours émouvant. Aussi est-on en droit de s'étonner que, pour ce double événement, aucun membre du gouvernement, pas même le ministre de la marine, n'ait cru devoir se dérouter.

Lorsque chez nos voisins d'Allemagne, d'Angleterre ou d'Italie, la flotte s'agmente d'une unité, ce n'est pas seulement un ministre qui vient présider la cérémonie, c'est presque toujours le souverain ou la souveraine, tout au moins quelque prince de la famille régnante.

En France, cet événement qui, cette fois, est double, laisse indifférents nos gouvernements. Ils se sont représentés ici l'un par le préfet de la Loire-Inférieure, l'autre par un vice-amiral. Ne croyez-vous pas qu'en Allemagne l'empereur Guillaume lui-même serait accouru pour assister à une fête comme celle qui met aujourd'hui en liasse toute la population de Saint-Nazaire?

Cette indifférence de notre gouvernement pour les choses de la marine est d'autant plus fâcheuse qu'en ce moment où la marine est sur la sellette il avait une occasion de faire entendre une protestation énergique contre l'abus que font les députés de la commission d'enquête des dépositions qu'ils reçoivent et dont ils altèrent à la fois le sens et la portée. Mais de cela il n'a cure.

A un autre point de vue cette absence est regrettable. Il tombe en effet sous le sens que l'industrie des constructions navales est une de celles qui permettent le mieux, lorsqu'elles sont prospères, d'aider à la solution de certaines questions sociales. Il faut se rappeler que 900 000 de prix d'un navire de guerre passent en salaires dans les mains de fer et de déchet, dans les hauteurs fournaux et les aciéries, dans les forges, dans les ateliers de machines et d'artillerie. Un navire qui, comme le *Diderot* et le *Condorcet*, coûte plus de cinquante millions de francs, met entre les mains des travailleurs des salaires considérables. On l'oublie un peu trop chez nous.

Donc c'était aujourd'hui le lancement du *Diderot*, construit par la Société des Chantiers et Ateliers de Saint-Nazaire. Nous avons donné hier les caractéristiques de ce grand cuirassé de plus de 18,000 tonnes. Nous n'y reviendrons que pour répéter que ce sera un très puissant navire avec son sérieux armement et la belle vitesse que lui impriment ses turbines Parsons actionnées par des chaudières Niclausse. Sur sa cale de construction, il donnait déjà bien l'impression d'une masse géante, et quand, à trois heures et demie, à l'heure fixée pour son lancement, il s'est ébranlé pour faire son entrée dans les eaux de la Loire, des acclamations ont été poussées par la foule bruyante assemblée autour de lui.

Le lancement a eu un plein succès. On a félicité chaudement les ingénieurs et le directeur du chantier, M. Lannes.

Le président de la Société, M. Charles-Roux, assisté de l'ingénieur en chef, M. Godard, recevait les invités. Parmi ceux-ci, citons le vice-amiral Manceron, représentant le ministre de la marine, le préfet de Nantes, le sous-préfet de Saint-

Nazaire; M. Widmann, président des Forges et Chantiers de la Méditerranée; M. Chaudoyé, directeur de la Société des Chantiers de la Loire; beaucoup d'officiers de marine, notamment les commandants des trois contre-torpilleurs *Mortier*, *Obusier* et *Trident*, enfin de nombreuses dames, qui garnissaient agréablement pour les yeux la tribune d'honneur.

Le *Diderot*, pris à la remorque par deux vapeurs, gagne les bassins à flot de Saint-Nazaire où son achèvement sera fait et, quand il passe au milieu des jetées et de l'écluse donnant accès du large dans le port, les quais sont noirs de monde.

Le soir, un grand dîner officiel a été offert par les présidents et les administrateurs des deux Sociétés de la Loire et de Saint-Nazaire. Cent convives y assistaient.

Au dessert, M. Charles-Roux prit la parole, et prononça un magistral discours dont nous regrettons de ne pouvoir, faute de place, en donner que de courts extraits, car il y traita avec sa haute compétence et son habituelle largeur de vues les questions les plus brûlantes touchant la marine et l'industrie des constructions navales.

Tout d'abord, M. Charles-Roux, faisant allusion à l'enquête en cours sur la marine, exprime l'opinion que nous avons émise ici même sur les inconvénients de la publicité donnée par les enquêteurs aux dépositions recueillies. « Au lieu de mener si grand tapage, dit-il, il eût été préférable de panser nos blessures, en famille et de ne pas proclamer *urbi et orbi* que la France n'existe plus comme puissance navale. »

Parlant ensuite du *Diderot* et du *Condorcet*, M. Charles-Roux dit excellemment :

L'entrée en service de ces puissantes unités ne suffira malheureusement pas pour maintenir la France au rang modeste qu'elle occupe actuellement. Doit-on pour cette raison, comme on l'a dit dans certains milieux, abandonner la partie et renoncer à doter notre pays de la puissance maritime qui lui est indispensable?

Malgré les difficultés de l'heure présente, que personne ne conteste, il ne paraît pas admissible de se résigner à un tel pessimisme, à une pareille abdication. L'équipage n'aurait en fait à un véritable suicide.

Si la marine française a perdu son rang, c'est-à-dire que les Français sont ignorants des choses de la mer, tant dans les constructions navales qu'ils occupent plus particulièrement ici que dans la guerre maritime et dans la navigation en général. Ce serait faire une injure imméritée aux admirables marins qui ont si longtemps tenu en échec la puissance de nos ennemis d'ailleurs, et dont les descendants savent encore aujourd'hui montrer la même énergie en présence du danger; ce serait faire injure à nos ingénieurs, qui, l'histoire de la marine l'atteste, ont été les précurseurs et les initiateurs des flottes modernes.

Puis l'orateur indique que les principaux griefs contre la construction sont sa lenteur et son prix relativement élevé. De ces griefs, il fait justice en démontrant que la lenteur est loin d'être imputable aux constructeurs de navires et que le prix de revient dépend en grande partie de l'irrégularité des commandes qui crée dans les chantiers de constructions navales et les industries connexes une désorganisation périodique des plus fâcheuses pour la marche économique et rapide du travail.

C'est grâce à la précision de son programme de construction, assurant la continuité du travail, que l'Allemagne a pu, en quelques années, créer une flotte qui porte ombrage à l'Angleterre. Je suis bien certain qu'en mettant actuellement sur cale de nouveaux cuirassés, dans les mêmes conditions que nos vieux, il serait possible de les faire en trois ans et demi, et même moins, la durée de la construction.

Demain, on mettra en place le premier rivet de quille du grand paquebot *France*, de 27,000 tonnes et 220 mètres de long, que la Compagnie générale Transatlantique fait construire à Penhoët; et dans trente mois ce navire sera achevé, ce qui constitue un « délai anglais ».

En ce qui concerne le prix des navires, il est malheureusement certain qu'on ne saurait arriver en France à descendre au niveau des Anglais, ni même des Allemands. Trop de causes s'y opposent et, en première ligne, la situation de ces pays, bien plus favorisés que la France au point de vue de la métallurgie, par suite de l'abondance du charbon et des minerais.

La perfection du travail exigée chez nous, les conditions de la main-d'œuvre contribuent également à maintenir des prix élevés. On arriverait néanmoins à une réduction certaine par l'adoption d'un programme de constructions plus durables, pour assurer la stabilité du personnel dans les usines et permettre de créer les installations nouvelles dont elles peuvent avoir besoin.

Ceci dit, M. Charles-Roux aborde un sujet d'une grande importance, à savoir

Feuilleton du FIGARO du 20 Avril

(36)

En Allemagne

(4)

LIV

NOTES ET CROQUIS

— Suite —

Dans les classes moyennes et populaires on use, pour remédier, de deux formules, bien typiques. On dit : *Ich werde mich revanchieren*. Je me revancherai, je vous revaudrai cela, ou bien : *Ich bin so frei*. Je suis si hardi, je prends la liberté.

Faire la cour à une jeune fille pour le bon motif, se dit en Bavière, au moins : *poussieren* (prononcer poussieren) de *pousser*!

Les Brémois passent pour les plus mauvaises langues de toute l'Allemagne. Personne ne trouve grâce devant eux : les Prussiens sont des brutes, les Saxons des fourbes, les Italiens des voleurs, les Français des « Hanswurst », des Jean-Sauvages, autrement dit des guignols, des fantoche.

(1) Voir le *Figaro* des 16, 21, 25, 28 juillet, 1^{er}, 4, 8, 11, 15, 18, 22, 25, 29 août, 1^{er}, 5, 12, 15, 19, 22, 26, 29 septembre, 3, 10, 13, 17, 20, 27 octobre, 3, 7, 11, 23, 29 novembre, 6, 10, 13, 17, 19, 22, 31 décembre 1908, 13, 19, 23, 28, 31 janvier, 4, 12, 20, 25 février, 5, 16, 26, 30 mars, 6, 10 et 18 avril 1909.

Les Allemands, en général, n'ont pas le sens de l'ironie ni de l'humour.

Non seulement ils comprennent difficilement la plaisanterie — sinon la très grosse — mais quand ils la comprennent, ils l'ont en horreur. L'ironie les exaspère, et, ne pouvant l'ignorer, ils deviennent grossiers. Ils répondent à une boutade par des injures, des calomnies même, ou trois ou quatre lignes de raisonnements. Cela les rend pédants ou butés, spirituels, jantais.

Surtout leur incompréhension est presque incroyable. Voici une anecdote dont je puis citer les personnages.

Il y a, dans une ville du centre de l'Allemagne, une pâtisserie qui a pris pour enseigne : Au *Reichskanzler*, au Chancelier de l'Empire. Un consul de France dînait un jour en ville, trouve, au dessert, la pâtisserie bonne, et s'informe d'où elle vient.

— Du *Reichskanzler*, lui répond-on.

Et le consul dit en plaisantant :

— Tiens ! Je ne savais pas que votre chancelier faisait de la pâtisserie...

Personne ne rit. On eût l'air de n'avoir pas entendu. Le consul se dit

l'intérêt majeur à notre pays — comme tous les pays, du reste — à posséder des chantiers privés de constructions navales en pleine activité, et il cite, à ce propos, un passage du discours prononcé par M. Mac Kenna au lancement par les grands chantiers Vickers du cuirassé le *Yankee*, d'après lequel le premier lord de l'Amirauté disait : « Qu'une maison telle que celle des Vickers est une grande sécurité nationale et que si messieurs Vickers n'existaient pas, le premier devoir du pays serait de les inventer et de les créer ».

Et M. Charles-Roux ajouta, non sans tristesse :

Il faut malheureusement constater, messieurs, que ce langage ressemble fort peu à ceux tenus à la tribune de la Chambre, à l'égard des chantiers de construction française, et nous le déplorons d'autant plus que nous sommes à la fois et à la fois, nous avons conscience d'avoir aidé Saint-Nazaire à réaliser son rêve de devenir un centre de réparations pour notre flotte et un point de ravitaillement d'autant plus sérieux qu'il pourra disposer des ressources fournies par Nantes et son arrière-pays si industriel et si fertile. La Seine, les bords de la Loire, les usines de la Basse-Loire, fournissent du travail à neuf ou dix mille ouvriers et mettent à la disposition de l'Etat une puissante organisation ? En contribuant dans une large mesure à l'agrandissement d'une des fermes de radoub pour lui permettre de recevoir des navires des plus longs et des plus larges, nous avons conscience d'avoir aidé Saint-Nazaire à réaliser son rêve de devenir un centre de réparations pour notre flotte et un point de ravitaillement d'autant plus sérieux qu'il pourra disposer des ressources fournies par Nantes et son arrière-pays si industriel et si fertile.

La Seine, les bords de la Loire, les usines de la Basse-Loire, fournissent du travail à neuf ou dix mille ouvriers et mettent à la disposition de l'Etat une puissante organisation ? En contribuant dans une large mesure à l'agrandissement d'une des fermes de radoub pour lui permettre de recevoir des navires des plus longs et des plus larges, nous avons conscience d'avoir aidé Saint-Nazaire à réaliser son rêve de devenir un centre de réparations pour notre flotte et un point de ravitaillement d'autant plus sérieux qu'il pourra disposer des ressources fournies par Nantes et son arrière-pays si industriel et si fertile.

La Seine, les bords de la Loire, les usines de la Basse-Loire, fournissent du travail à neuf ou dix mille ouvriers et mettent à la disposition de l'Etat une puissante organisation ? En contribuant dans une large mesure à l'agrandissement d'une des fermes de radoub pour lui permettre de recevoir des navires des plus longs et des plus larges, nous avons conscience d'avoir aidé Saint-Nazaire à réaliser son rêve de devenir un centre de réparations pour notre flotte et un point de ravitaillement d'autant plus sérieux qu'il pourra disposer des ressources fournies par Nantes et son arrière-pays si industriel et si fertile.

La Seine, les bords de la Loire, les usines de la Basse-Loire, fournissent du travail à neuf ou dix mille ouvriers et mettent à la disposition de l'Etat une puissante organisation ? En contribuant dans une large mesure à l'agrandissement d'une des fermes de radoub pour lui permettre de recevoir des navires des plus longs et des plus larges, nous avons conscience d'avoir aidé Saint-Nazaire à réaliser son rêve de devenir un centre de réparations pour notre flotte et un point de ravitaillement d'autant plus sérieux qu'il pourra disposer des ressources fournies par Nantes et son arrière-pays si industriel et si fertile.

La Seine, les bords de la Loire, les usines de la Basse-Loire, fournissent du travail à neuf ou dix mille ouvriers et mettent à la disposition de l'Etat une puissante organisation ? En contribuant dans une large mesure à l'agrandissement d'une des fermes de radoub pour lui permettre de recevoir des navires des plus longs et des plus larges, nous avons conscience d'avoir aidé Saint-Nazaire à réaliser son rêve de devenir un centre de réparations pour notre flotte et un point de ravitaillement d'autant plus sérieux qu'il pourra disposer des ressources fournies par Nantes et son arrière-pays si industriel et si fertile.

La Seine, les bords de la Loire, les usines de la Basse-Loire, fournissent du travail à neuf ou dix mille ouvriers et mettent à la disposition de l'Etat une puissante organisation ? En contribuant dans une large mesure à l'agrandissement d'une des fermes de radoub pour lui permettre de recevoir des navires des plus longs et des plus larges, nous avons conscience d'avoir aidé Saint-Nazaire à réaliser son rêve de devenir un centre de réparations pour notre flotte et un point de ravitaillement d'autant plus sérieux qu'il pourra disposer des ressources fournies par Nantes et son arrière-pays si industriel et si fertile.

La Seine, les bords de la Loire, les usines de la Basse-Loire, fournissent du travail à neuf ou dix mille ouvriers et mettent à la disposition de l'Etat une puissante organisation ? En contribuant dans une large mesure à l'agrandissement d'une des fermes de radoub pour lui permettre de recevoir des navires des plus longs et des plus larges, nous avons conscience d'avoir aidé Saint-Nazaire à réaliser son rêve de devenir un centre de réparations pour notre flotte et un point de ravitaillement d'autant plus sérieux qu'il pourra disposer des ressources fournies par Nantes et son arrière-pays si industriel et si fertile.

La Seine, les bords de la Loire, les usines de la Basse-Loire, fournissent du travail à neuf ou dix mille ouvriers et mettent à la disposition de l'Etat une puissante organisation ? En contribuant dans une large mesure à l'agrandissement d'une des fermes de radoub pour lui permettre de recevoir des navires des plus longs et des plus larges, nous avons conscience d'avoir aidé Saint-Nazaire à réaliser son rêve de devenir un centre de réparations pour notre flotte et un point de ravitaillement d'autant plus sérieux qu'il pourra disposer des ressources fournies par Nantes et son arrière-pays si industriel et si fertile.

La Seine, les bords de la Loire, les usines de la Basse-Loire, fournissent du travail à neuf ou dix mille ouvriers et mettent à la disposition de l'Etat une puissante organisation ? En contribuant dans une large mesure à l'agrandissement d'une des fermes de radoub pour lui permettre de recevoir des navires des plus longs et des plus larges, nous avons conscience d'avoir aidé Saint-Nazaire à réaliser son rêve de devenir un centre de réparations pour notre flotte et un point de ravitaillement d'autant plus sérieux qu'il pourra disposer des ressources fournies par Nantes et son arrière-pays si industriel et si fertile.

La Seine, les bords de la Loire, les usines de la Basse-Loire, fournissent du travail à neuf ou dix mille ouvriers et mettent à la disposition de l'Etat une puissante organisation ? En contribuant dans une large mesure à l'agrandissement d'une des fermes de radoub pour lui permettre de recevoir des navires des plus longs et des plus larges, nous avons conscience d'avoir aidé Saint-Nazaire à réaliser son rêve de devenir un centre de réparations pour notre flotte et un point de ravitaillement d'autant plus sérieux qu'il pourra disposer des ressources fournies par Nantes et son arrière-pays si industriel et si fertile.

La Seine, les bords de la Loire, les usines de la Basse-Loire, fournissent du travail à neuf ou dix mille ouvriers et mettent à la disposition de l'Etat une puissante organisation ? En contribuant dans une large mesure à l'agrandissement d'une des fermes de radoub pour lui permettre de recevoir des navires des plus longs et des plus larges, nous avons conscience d'avoir aidé Saint-Nazaire à réaliser son rêve de devenir un centre de réparations pour notre flotte et un point de ravitaillement d'autant plus sérieux qu'il pourra disposer des ressources fournies par Nantes et son arrière-pays si industriel et si fertile.

La Seine, les bords de la Loire, les usines de la Basse-Loire, fournissent du travail à neuf ou dix mille ouvriers et mettent à la disposition de l'Etat une puissante organisation ? En contribuant dans une large mesure à l'agrandissement d'une des fermes de radoub pour lui permettre de recevoir des navires des plus longs et des plus larges, nous avons conscience d'avoir aidé Saint-Nazaire à réaliser son rêve de devenir un centre de réparations pour notre flotte et un point de ravitaillement d'autant plus sérieux qu'il pourra disposer des ressources fournies par Nantes et son arrière-pays si industriel et si fertile.

La Seine, les bords de la Loire, les usines de la Basse-Loire, fournissent du travail à neuf ou dix mille ouvriers et mettent à la disposition de l'Etat une puissante organisation ? En contribuant dans une large mesure à l'agrandissement d'une des fermes de radoub pour lui permettre de recevoir des navires des plus longs et des plus larges, nous avons conscience d'avoir aidé Saint-Nazaire à réaliser son rêve de devenir un centre de réparations pour notre flotte et un point de ravitaillement d'autant plus sérieux qu'il pourra disposer des ressources fournies par Nantes et son arrière-pays si industriel et si fertile.

La Seine, les bords de la Loire, les usines de la Basse-Loire, fournissent du travail à neuf ou dix mille ouvriers et mettent à la disposition de l'Etat une puissante organisation ? En contribuant dans une large mesure à l'agrandissement d'une des fermes de radoub pour lui permettre de recevoir des navires des plus longs et des plus larges, nous avons conscience d'avoir aidé Saint-Nazaire à réaliser son rêve de devenir un centre de réparations pour notre flotte et un point de ravitaillement d'autant plus sérieux qu'il pourra disposer des ressources fournies par Nantes et son arrière-pays si industriel et si fertile.

La Seine, les bords de la Loire, les usines de la Basse-Loire, fournissent du travail à neuf ou dix mille ouvriers et mettent à la disposition de l'Etat une puissante organisation ? En contribuant dans une large mesure à l'agrandissement d'une des fermes de radoub pour lui permettre de recevoir des navires des plus longs et des plus larges, nous avons conscience d'avoir aidé Saint-Nazaire à réaliser son rêve de devenir un centre de réparations pour notre flotte et un point de ravitaillement d'autant plus sérieux qu'il pourra disposer des ressources fournies par Nantes et son arrière-pays si industriel et si fertile.

A L'INSTITUT ACADÉMIE DES SCIENCES

Le froid et les graines. — Le sens de la direction chez les abeilles.

Assistance nombreuse, cosmopolite et « select » : tout le Congrès de la carte du ciel assiste à la séance.

M. Van Tieghem, secrétaire perpétuel, lit à l'Académie une lettre du docteur Charcot, datée du 24 décembre, et remise par le chef de l'expédition antarctique à un baleinier rencontré dans les glaces ; tout allait bien à bord à cette date. Nous donnons ailleurs des détails sur le message du savant explorateur.

M. Maquenne présente une note de M. Paul Becquerel, qui a pu, avec le concours du savant physicien de Leyde, M. Kamerlingh-Onnes, démontrer que l'on pouvait supprimer la vie de certaines graines (luzerne, moutarde, blé) sans porter atteinte à leur pouvoir germinatif, en les soumettant à l'action combinée de la plus puissante dessiccation, du plus haut degré de vide, et de la température la plus basse réalisable, celle de l'hydrogène liquide (— 253° au-dessous de zéro), c'est là un résultat important en biologie, car il nous montre que la vie n'est pas un principe mystérieux, mais un simple fonctionnement physique et chimique d'un organisme aux dépens des substances et des forces du milieu cosmique.

M. Gaston Bonnier communique à l'Académie les nouveaux résultats de ses recherches sur le sens des abeilles. Le savant botaniste montre par des expériences variées que ce n'est ni le sens de la vue, ni celui de l'odorat qui peut permettre à des abeilles de regagner leur ruche à plus de deux kilomètres de distance, car des abeilles rendues aveugles ou privées d'antennes y retournent cependant sans difficulté. Des abeilles enfermées dans des boîtes et transportées loin de leur ruche y retournent tout droit, pourvu qu'on soit dans la limite de distance ci-dessus. Les abeilles butineuses ne se trompent pas de direction, même pour les plus petits écarts.

Les abeilles possèdent donc un sens spécial de direction, plus ou moins analogue à celui des pigeons voyageurs, et indépendant de la vue et de l'odorat.

M. Bonnier présente en même temps, à l'Académie, un nouveau volume de son *Cours de botanique* publié en collaboration avec M. Leclerc du Sablon.

M. Deslandres, directeur de l'Observatoire de Meudon, expose à l'Académie, avec sa clarté et sa précision coutumières, les résultats des nouvelles recherches qu'il a entreprises à l'Observatoire de Meudon sur l'atmosphère solaire, et sur la photographie des « filaments ».

M. Hale, astronome américain, dans un exposé très pur, prend ensuite la parole pour adresser ses félicitations à M. Deslandres et parler à l'Académie de recherches qu'il a poursuivies de son côté sur le même sujet.

M. Hinks, de l'Observatoire de Cambridge, fait ensuite une communication. M. Hinks est, avec M. Lagarde, chef du bureau des calculs à l'Observatoire de Paris, secrétaire de la commission spéciale relative aux passages de la planète Eros.

La séance est levée à quatre heures et demie.

Alph. B.

L'Agitation chez les Postiers

Le conseil d'administration de l'Association générale des postiers a organisé un référendum sur la question de savoir si l'Association doit être transformée en syndicat. Il estime en effet qu'il n'appartient pas à quelques agitateurs parisiens de prendre une décision aussi grave. Les divers groupements ont donc été priés de donner leur avis.

Le groupe du Central télégraphique a décidé jeudi dernier de ne pas répondre au référendum. Le groupe des ambulants de la gare Saint-Lazare vient de suivre cet exemple. Il a donné mandat aux délégués qu'il enverra au prochain congrès de soutenir la thèse que voici :

1° Le conseil d'administration est démissionnaire en bloc, aussitôt après avoir rendu compte de son mandat ;

2° Le congrès procède aux élections des membres du conseil. Les candidats doivent prendre l'engagement d'honneur de former le bureau du futur syndicat ;

3° La transformation de l'A. G. en syndicat a lieu au sein du congrès, lequel ratifie aussitôt ladite transformation.

On voit quel est le plan du parti avancé de l'Association générale. Redoutant les surprises d'un référendum normal, il espère obtenir d'une assemblée excitée le vote grave qui serait le début d'une agitation nouvelle.

Les agents ambulants ont toujours représenté dans la « grande famille postale », les opinions extrêmes. Les télégraphistes du bureau central se trouvent, à la suite des derniers événements, faire cause commune avec eux. Mais les employés de province, qui constituent la majorité, ne sont rien moins que révolutionnaires. Le seul mot de syndicat les effraye. Sauf dans quelques grandes villes, ils n'ont pas semblé, jusqu'ici, disposés à prendre part à un mouvement violent.

La minorité parisienne, qui le sait, a tout à craindre d'un référendum qui manifesterait sa faiblesse. Elle s'avise d'un expédient qui ne réussira sans doute pas, mais qu'il était utile de signaler.

G. D.

Les feuilles signalétiques

Les agents des postes se plaignent que la réfection des feuilles signalétiques promise, on s'en souvient, par M. Barthou, n'ait pas été opérée partout d'une manière satisfaisante.

Voici, à ce sujet, la note qui a été communiquée hier par le bureau de l'A. G. :

« Dans une note émanant de l'administration des Postes et communiquée aux journaux en date du 14 avril 1939, il est dit qu'aux termes de la circulaire qui a prescrit la réfection des feuilles signalétiques, les directeurs et chefs de service doivent procéder à l'établissement de ces nouvelles feuilles dans les conditions ordinaires. »

Le Conseil d'administration de l'Association générale des agents des postes affligé, et est en mesure de prouver, que des difficultés d'appréciation de cette circulaire se sont produites et que l'établissement de ces feuilles signalétiques diffère suivant les directeurs. »

« D'ailleurs, le conseil d'administration de l'A. G. a saisi M. le ministre d'une demande tendant à la réfection totale des feuilles signalétiques pour 1939. »

« Il attend sa réponse. »

Voici, suivant un membre de l'A. G., comment a été faite la réfection de ces fameuses feuilles signalétiques. Il s'agissait, ainsi que l'avait demandé les postiers en grève, et ainsi que l'avait accordé M. Barthou, de faire disparaître de ces feuilles les lettres et les surcharges que les directeurs y avaient mises. Étant d'un moyen spécial, l'administration fit disparaître lettres et surcharges en recopiant textuellement sur des feuilles nouvelles, les indications que portaient les feuilles condamnées.

Rouen, 19 avril.

Sept cents fonctionnaires de toutes les administrations ont assisté ce soir à un meeting au M. L. Lanarque, Thibault, Le Géo et Contrade, membres du comité de grève des postiers, ont pris la parole.

Les orateurs ont préconisé l'affiliation des fonctionnaires à la C. G. T.

L'ordre du jour suivant a été voté :

Les fonctionnaires de toutes les administrations de Rouen, assemblés à la Bourse du travail, fraternellement réunis avec les organisations ouvrières, appliquent à l'action engagée par les fonctionnaires des P. T. T. :

S'engagent à résister, par tous les moyens en leur pouvoir, aux mesures de répression qu'on prendrait contre eux et repoussent de toutes leurs forces le statut des fonctionnaires ;

Déclarent ne compter que sur eux-mêmes et sur les prolétaires organisés, pour défendre leur droit et se séparent, au lendemain de la manifestation syndicale, aux cris de : « Vive la solidarité ouvrière ! »

Les fonctionnaires, en quittant la salle, chantaient l'Internationale.

« L'Ouvrier »

Un jeune médecin de talent, le docteur René Marial, qui se montra toujours préoccupé de toutes les questions qu'on nous pose, sociales, et plus particulièrement de l'hygiène des hommes adonnés aux plus durs travaux manuels, vient de publier — dans la collection *l'Encyclopédie scientifique*, dirigée par le docteur E. Toulouze — un petit volume qui traite, avec beaucoup de hardiesse, d'intelligence et d'esprit pratique, de l'ouvrier, de son hygiène, de son atelier, de son habitation.

Le docteur Albert Calmette, directeur de l'Institut Pasteur de Lille, apprécie les mérites du docteur René Marial, à ce point qu'il lui a confié la direction de son beau sanatorium familial de Montigny-en-Ostrevent. Et c'est le docteur Calmette qui engagea son collaborateur à composer ce livre, pour lequel il a écrit une chaleureuse et très sage préface, d'où j'extrait les lignes suivantes :

« ...Aussi bien les propagandistes de l'hygiène sociale ont le droit de proclamer leur foi *évolutionniste* et leurs espoirs de voir se réaliser dans l'avenir, entre le capital et le travail, une entente basée sur le respect et la protection de la vie humaine. On peut discuter sur les moyens les plus pratiques et les plus efficaces de réaliser cette entente. Il semble du moins qu'elle ne puisse exister

et subsister que si elle s'appuie sur le principe de solidarité. »

Et encore :

« Je crois que si la classe ouvrière veut s'affranchir, la première chose qu'elle doit faire, c'est de regarder son ignorance en hygiène comme son plus grand ennemi. Il faut qu'elle s'instruise et qu'elle impose à ceux qui prétendent l'enseigner, des programmes d'enseignement en rapport avec ses besoins. Or, parmi ses besoins, le plus essentiel est la santé. »

Le petit livre du docteur René Marial contient, en 800 pages, tout un monde de documents précis sur l'hygiène, sur l'alimentation, sur le vêtement des ouvriers, sur l'utilité de la propreté minutieuse dans certains métiers plus spécialement, sur la lutte contre la tuberculose, contre l'alcoolisme, contre les maladies transmissibles.

La question de l'hygiène des ateliers, celle des vestiaires et des restaurants ouvriers, y est traitée avec beaucoup de soin. De longs chapitres, très documentés, sont consacrés à la législation sanitaire des ouvriers français, à l'inspection du travail, aux accidents du travail, au système allemand des assurances, aux mutualités.

Toute la dernière partie traite, en termes excellents, des habitations ouvrières et des jardins ouvriers.

Ce petit livre sera certainement très lu et probablement très discuté. J'imagine qu'on lui reprochera d'affirmer sur certains points de doctrine des tendances un peu radicales, et de témoigner de quelque hâte dans son fervent désir de voir s'améliorer le sort des travailleurs. En tout cas, on ne pourra certes pas l'accuser de pêcher par manque de lucidité généreuse. Ce que j'y goûte particulièrement, c'est que les sentiments d'altérisme philanthropique ne s'expriment jamais en paroles à la fois éloquentes et vaines. A toutes les pages, vous ne rencontrez que documents précis, que faits rigoureusement contrôlés. Point de fausse éloquence, ni de sentimentalité verbale.

Tel quel est, ce vaillant et très scientifique petit livre peut servir d'excellente base de discussion pour l'amélioration des rapports entre patrons et employés. J'estime que poser la question sociale sur le terrain de l'hygiène, c'est faire acte de sagesse et de discernement. Le jour où les syndicats ouvriers seront convaincus que c'est par là qu'il faut commencer, et non point par la politique, un grand pas aura été fait pour le progrès et pour la paix.

H. Bianchon.

UN MANUEL FANTASISTE

Critique légère, spirituelle, empreinte d'un scepticisme souriant ou d'une mordante ironie, suite d'aphorismes amusants ou de croquis pris sur le vif et habilement tracés, tel est l'ouvrage que nous devons à la plume de M. Francis W. Crowninshield. « The manners for the Metropolis », ou Manuel des bonnes manières, à l'usage des gens du monde dans la métropole américaine.

Grâce à lui, nous pénétrons dans l'intimité de cette fameuse Société des *Quatre Cents*. Nous condamnons cette réunion de milliardaires, nous participons à l'existence mondaine de ces fastueux ploutocrates. Nous conversons avec eux : leurs tables de bridge, leurs country-houses, leurs réceptions, n'ont plus de secrets pour nous. Nous les suivons au théâtre, à New-York, nous les accompagnons même à leur dernière demeure.

Et si l'auteur a voulu, ainsi qu'il le dit dans son avant-propos, guider les nouveaux venus, ou les retardataires, dans une classe de cette société anglosaxonne, que transformant, dit-il, les automobiles, les pianolas, les cocktails et les ballons dirigeables, s'il a, suivant son propre terme, tenté de leur donner un *Badeker*, il faut avouer qu'il y a parfaitement réussi. Ce *Badeker* est si exact, si véridique, qu'il mérite de passer l'Atlantique pour nous donner l'image exacte des petits et des grands travers des gens du monde de là-bas. Nous ne les connaissons jusqu'ici que par le récit de leurs excentricités, ou le chiffre de leurs fortunes. Grâce au guide de M. Crowninshield, nous sommes à même, maintenant, de les étudier et de les juger dans chacune des manifestations de leur vie sociale extérieure.

On peut ainsi constater que cette vie sociale extérieure des Américains offre de nombreuses ressemblances avec la nôtre, par suite de ces emprunts perpétuels que rendent si faciles aujourd'hui les rapides liners courant sur l'Océan,

des rives de l'Hudson aux côtes de l'Europe et vice versa.

Si le snobisme nous fait adopter certaines conventions mondaines, parfois bizarres, des milliardaires de New-York, il est, par réciprocité, de bon ton pour ces derniers, de nous emprunter ce qu'ils estiment être de *rigueur* ou de *comme il faut* chez nous.

C'est dans le pittoresque tableau des erreurs ou des exagérations de ces emprunts, que M. Crowninshield a puisé les éléments de son livre plein d'*humour*, de cet humour si spécial aux anglosaxons, et dont il est admirablement doué. Peut-on d'ailleurs en trouver davantage que dans cette phrase qui résume l'esprit de l'ouvrage tout entier :

« L'auteur pense que ce livre sera d'une grande utilité pour ceux qui, ayant toujours vécu dans l'atmosphère d'une famille bien née, deviennent tout à coup désireux de pénétrer dans le sanctuaire de la société *fashionable* ? »

André Nède.

LA CARTE DU CIEL

Cette semaine se tient, à l'Observatoire de Paris, la séance du « Comité international de la carte du ciel ». Cette réunion est la cinquième qui ait été tenue.

On sait que c'est à notre pays qu'est due l'initiative de cette magistrale entreprise, conçue par l'amiral Mouchez, qui fut directeur de l'Observatoire de Paris après Le Verrier. C'est en 1887, le 16 avril, que la première conférence se tint à l'Observatoire, sous le haut patronage de l'Académie des sciences.

Seize pays s'y firent représenter et dix-huit observatoires prirent l'engagement de collaborer à l'œuvre commune. On sait qu'en est le principe : faire la photographie du ciel par petits morceaux, avec toute la précision dont on peut disposer par suite des progrès énormes accomplis par l'optique et la photographie.

L'entente internationale préalable était nécessaire, car il fallait avoir des épreuves de dimension uniforme pour que, par leur juxtaposition, on pût avoir un élément du ciel parfaitement reproduit ; il fallait définir la région céleste dont l'étude reviendrait à chaque observatoire participant, afin d'éviter tout double emploi dans le travail ; il fallait enfin choisir une méthode spéciale pour l'utilisation des résultats.

Aujourd'hui, l'étude photographique du ciel est courante dans tous les observatoires ; il n'y a plus « d'équatorial » qui ne soit ou même temps un « équatorial photographique », et nos constructeurs français d'instruments astronomiques, soit Gautier, soit Mailhat, en construisent couramment, non seulement pour les observatoires d'Etat, mais encore pour des particuliers qui se sont lancés avec ardeur dans la science du ciel.

La plaque photographique, comme l'a si bien dit Janssen, est, en effet, la « rétro du ciel ». Elle voit ce que l'œil ne voit pas, et, chose précieuse entre toutes, elle conserve l'impression de ce qu'elle a vu. Il était donc tout indiqué d'en faire le complément indispensable de nos puissantes lunettes astronomiques.

Mais il fallait modifier légèrement les « objectifs » de ces grands instruments ; ceux-ci, en effet, sont faits pour donner des images de rayons visibles, alors que les rayons « actiniques » sont ceux qu'il faut concentrer sur la plaque photographique, et le foyer ou convergent ces deux catégories de rayons n'est pas le même. Nos opticiens ont habilement tourné la difficulté.

Est-il besoin de dire que, pour avoir une impression précise des millions de points lumineux qui sont les étoiles, il fallait des plaques photographiques d'une merveilleuse homogénéité ? Nos fabricants n'ont pas été, non plus, au-dessous de cette tâche difficile, et l'industrie a, une fois de plus, apporté à la science ce concours qui n'est que la reconnaissance des services qu'elle en reçoit chaque jour.

Enfin, les clichés étant faits, développés, fixés, il fallait en faire la « mensuration », c'est-à-dire en tirer le plus heureux parti au point de vue des données numériques de l'astronomie de position. Des machines munies de microscopes déplacés par des vis micrométriques ont été imaginées et construites, et ce service, confié à des jeunes filles, a été organisé par Mlle Klumpke, la première femme astronome que l'Observatoire de Paris ait compté dans son personnel.

Ce sont les progrès successifs de la « carte du ciel » qui coordonnent les résultats, qui en font le groupement et

quant, en effet, de découvrir toujours le destinataire d'une lettre. Ils font pour conserver cette réputation mille recherches, mille démarches sans se lasser, ni se décourager. Et leur grande joie, leur fierté, c'est de pouvoir remettre à son destinataire une vieille lettre couverte de grimoire, de *faux savoir*, d'inconnu, de parti, qui a traîné des mois entiers dans les bureaux de poste.

Personne ne me démentira : c'est ici le pays de la conscience professionnelle.

La mode de la cigarette est, extrêmement répandue chez les femmes. Elles fument même en public, dans les restaurants de vin, — non dans les brasseries, — et toujours en présence du mari.

Comment sont organisées les usines au point de vue de l'ordre, de la régularité, de la discipline ?

Je viens de visiter une fabrique qui emploie cinq mille ouvriers et mille employés. A la porte principale, un portier me reçoit ; il parle français. Je pénètre dans le vestibule ; sur un tableau sont écrits les noms des chefs, des ingénieurs et des employés malades ou en congé, qu'on ne peut, par conséquent, pas trouver en ce moment. — avec l'indication précise du jour de leur départ et du jour où ils doivent rentrer, ainsi que le nom de leur remplaçant dans le service. Vous ne dérangez personne et êtes fixés instantanément.

On devine par cela ce que doit être la discipline intérieure de la maison !

Jules Huret.

(A suivre.)

LES COLONIES

Les opérations contre le De-Iham

Marseille, 19 avril.

Le journal, le *Courrier saonnais*, arrivé ce matin à Marseille, via Brindisi, donne les renseignements suivants, datés du 21 mars.

Le De-Iham ferait sa soumission si sa vie et celle des siens lui sont accordées ; des pourparlers préliminaires seraient engagés.

D'autre part, le 19 mars, une bande de quatre-vingts Chinois armés de fusils ayant surgi aux environs de Pholo, à vingt-trois kilomètres de Hanoi, la milice et l'artillerie ont été envoyées sur les lieux. Une vingtaine d'obus ont été lancés. Les Chinois ripostèrent vigoureusement. Nous avons eu un liné tué et neuf autres blessés.

LES GRÈVES

A MÉRU

Méru, 19 avril.

C'est en vain que les gendarmes ont recherché, la nuit dernière, M. Platel. M. Platel a disparu. Hier, il affirmait ne pas craindre d'être envoyé à la Guyane. Il semble avoir redouté davantage la prison de Beauvais. Il est assis, sous le grand soleil, devant quelques centaines d'ouvriers excités, d'insulter le gendarme isolé qui passe. Mais dès qu'il y a vingt gendarmes, on s'enfuit. C'est prudent, si ce n'est pas héroïque.

Donc, vers quatre heures du matin, un détachement de gendarmes arrivait à Andeville. Les hommes mirent pied à terre à l'entrée du village et se dirigèrent vers la maison de M. Platel. M. Platel, à demi vêtu, vint leur ouvrir, et déclara que son mari était absent. Néanmoins, quelques gendarmes visitèrent la maison : ils n'y trouvèrent pas le secrétaire général des boutonniers, qu'une

automobile avait emporté vers Paris quelques heures auparavant.

Une cinquantaine d'ouvriers, groupés aux abords de la mairie, ont poussé des cris au passage du détachement.

Quel sera le successeur de M. Platel ? On sait que la C. G. T. avait offert de déléguer un de ses membres pour diriger l'agitation. Mais la commission exécutive du syndicat ouvrier a préféré, en signe de protestation, choisir comme nouveau secrétaire le frère de M. Platel. Au lieu de Jean-Baptiste, nous aurons Lucien. Et il n'y aura rien de changé.

En outre, le comité a nommé un « délégué à la propagande... C'est M. Guinet d'Andeville.

Vous pensez bien que deux nominations ne suffisent pas à absorber, pendant deux heures, les efforts d'un comité. Un ordre du jour a été rédigé. Il flétrit l'armée et la magistrature, a mis à la disposition du patronat pour affamer les ouvriers... Il proteste contre « les provocations gouvernementales et policières qui ont motivé l'arrestation de Platel », etc., etc.

La nuit dernière, vers minuit, un incendie s'est déclaré dans un hangar appartenant à la ferme de M. Dondelle. La ferme a pu être défendue contre le feu. Le hangar a été complètement détruit. On affirme que la malveillance est étrangère à ce sinistre, qui ne serait dû qu'à l'imprudence d'un valet. Cependant M. Dondelle et le fermier déclarent avoir reçu des lettres de menaces.

Un patron d'Amblainville, M. Médard-Delamotte, a décidé de fermer son usine. Il est parti hier pour Paris avec sa femme et ses enfants, afin de chercher un emploi.

M. Médard-Delamotte avait souscrit au contrat de Méru, et l'appliquait dans ses ateliers. Or, les ouvriers sont venus lui présenter de nouvelles revendications. Il a refusé de céder à nouveau. Le soin de sa sécurité l'a obligé à quitter le pays.

Le bruit court que les métallurgistes de Montataire et de Creil se rendront à Méru demain. Aussi les autorités ont-elles consigné les troupes dans leurs cantonnements, où les officiers eux-mêmes devront prendre leurs repas. En effet, si les ouvriers des forges de Montataire, renommés dans toute la région pour leur violence anarchiste, apportaient aux boutonniers le secours de leur présence, les pires incidents seraient à craindre.

A MAZAMET

Mazamet, 19 avril.

La réunion de ce matin, à la Bourse du travail, après une nuit calme, a été peu nombreuse et n'a donné lieu à aucun incident.

M. le baron Reille, député de Mazamet, a vu ce matin M. Nègre, président du comité patronal, et lui a manifesté le désir de voir le conflit se terminer. Il devait voir ce soir la comité de grève, mais l'entrevue a été ajournée à demain.

Des mesures exceptionnelles sont prises pour garantir les usines, et dans celles qui travaillent les postes sont considérablement augmentés.

Le sous-préfet de Castres se tient en permanence à l'hôtel de ville, en l'absence du préfet, rentré pour la session du Conseil général.

Une pétition circule par la ville qui se couvre de signatures de petits commerçants et de rentiers; elle proteste contre les mesures prises, qu'ils jugent insuffisantes pour assurer la liberté de la rue.

AFFAIRES MILITAIRES

Etat-major. — Par décret en date du 18 avril 1909, rendu sur la proposition du ministre de la guerre :

Le général de brigade Lefèvre, commandant par intérim la 1^{re} division d'infanterie coloniale, à Paris, membre du Comité technique d'état-major et du Comité consultatif de défense des colonies, est promu au grade de général de division et maintenu dans ses fonctions actuelles ;

Le colonel Lebailly, de l'infanterie coloniale à Paris, est nommé au grade de général de brigade et maintenu dans son commandement actuel ;

Le général de brigade Pétibon est relevé de ses fonctions de commandant supérieur de la défense du Havre, pour être placé sur sa demande dans la position de disponibilité.

LA JOURNÉE

Cours et conférences : M. Etienne Grosclaude : « L'Afrique du Sud et les mines » (184, boulevard Saint-Germain, 8 h. 1/2). — M. le professeur Stanislas Mennier : Ouvrage du cours public de géologie (Muséum, 5 heures). — M. Edmond Terrier, professeur d'anatomie comparée : « Des Principes de Lamarck appliqués à l'anatomie et à l'embryologie comparées » (Muséum, 2 heures). — M. Lumet : « Les Moteurs marins à combustion interne » (39, boulevard des Capucines, 9 heures). — M. le docteur Dagincourt : « Microbes, sérum et vaccins » (157, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

Exposition : Quatre-vingts toiles de Maximilien Luce (Hollande et Yonne), galerie Bernheim Jeune, 15, rue Richemont, jusqu'au 4^{er} mai.

Informations

L'impartialité dans les concours. — Après avoir réglé l'incident sur les concours de la Ville, la Préfecture vient de s'occuper des concours des médecins des hôpitaux. M. A. Bernard a en sa préoccupation récompte de réclamations qui concernent ces épreuves. Il a prié M. Mesuror de rechercher les mesures à prendre, d'accord avec le corps médical des hôpitaux, cette corporation qui fait honneur à Paris et dont la collaboration est indispensable dans l'espèce.

L'administration cherche à augmenter les garanties d'impartialité. M. Armand Bernard suppose qu'une réforme pourrait peut-être être tentée.

Un nombre des épreuves figure une composition écrite qui compte pour 30 points sur les 50 points de l'épreuve d'admissibilité. La copie est signée par le candidat qui vient la lire devant le jury. Les participants de cette méthode font remarquer que l'auteur de la copie la fait valoir en lisant bien, puis qu'il déchiffre facilement son écriture.

On peut cependant se demander s'il ne serait pas préférable d'appliquer à la composition écrite le système admis dans les concours aux emplois publics, notamment aux emplois de la préfecture de la Seine et de l'Assistance publique.

Aussi l'administration propose-t-elle que la copie non signée porte seulement un numéro d'ordre et qu'elle soit lue devant le jury par un tiers accoutumé aux termes techniques médicaux.

La note serait donnée immédiatement par le jury, et de cette façon, nul membre du jury ne saurait quel est l'auteur de la composition.

L'administration estime qu'elle est incompetente pour décider, seule, de ces questions d'ordre médical. Elle entend s'enlancer des avis de la Société des médecins des hôpitaux, de la Société des chirurgiens et de la Société des accoucheurs.

Si ces avis concordent, ils seraient de nature à éclairer le conseil de surveillance de l'Assistance publique. Toutefois, la réforme du concours ne pourra être réalisée qu'après l'approbation du préfet de la Seine, après avis du conseil de surveillance, sur la proposition du directeur général de l'Assistance publique.

Les tampons isolateurs. — La suspension sur tampons isolateurs que l'on peut voir chez Belvallet et C^{ie}, le grand carrossier de la rue Duret, donne une grande douceur aux automobiles, en supprimant complètement les vibrations.

Nouvelles Diverses

VOL DE DOCUMENTS MILITAIRES

Le commandant du vaisseau-école Borda constatait il y a quelques jours la disparition de documents importants : il ordonna aussitôt une enquête et les soupçons se portèrent sur un élève chinois, Jen-Kho-Hoa, parti en vacances à l'occasion des fêtes de Pâques. Ce jeune homme vient d'être arrêté au moment où, venant de Belgique, il rentrait en France. En fouillant ses malles, on a trouvé les pièces que l'on recherchait.

Jen-Kho-Hoa, auquel M. Bourdeaux a fait subir hier un interrogatoire de première comparution, prétend avoir pris ces documents pour les étudier, et non point pour les livrer à l'étranger. Il est inculpé de vol.

LE SUICIDE DE M. BAINBRIDGE

Nous avons annoncé hier dans notre « Revue de presse » le suicide d'une haute personnalité de la colonie américaine de Paris, M. William Bainbridge, délégué de la Trésorerie des Etats-Unis en France.

M. Bainbridge, qui était âgé de quarante-huit ans, avait débuté dans l'administration de l'Etat d'Iowa. Il était second secrétaire de la légation américaine à Pékin lors du siège des légations par les Boxers ; il fut encore délégué des Etats-Unis au Venezuela avant d'être désigné comme délégué financier à Paris, le plus important des postes de la Trésorerie américaine à l'étranger.

Dans son entourage on déclare qu'il était

atteint depuis quelque temps de neurasthénie. Le travail et les préoccupations que lui avait causées une grosse affaire de fraude découverte récemment à la douane de New-York, et sur laquelle il avait dû faire, de par ses fonctions, une enquête approfondie à Paris, l'avaient beaucoup affaibli.

M. William Bainbridge s'est tué dans son bureau d'un coup de revolver à la tempe droite. Dans sa poche on a trouvé une lettre qu'il adressait au consul général à Paris, M. Frank Masson, et qui était ainsi conçue :

Je suis la victime du complot le plus diabolique qu'on ait jamais tramé contre un innocent. Et il terminait en exposant sa fatale détermination et en recommandant sa femme au consul. M. Bainbridge avait cru à tort que ses chefs étaient mécontents de lui et que sa situation était menacée.

Le corps de M. Bainbridge a été embaumé hier et transporté à l'église américaine de la rue de Berri. Samedi il sera embarqué sur le *Philadelphia* pour l'Amérique, où aura lieu l'inhumation. Mme Bainbridge l'accompagnera.

LES VOLEURS DE M^{ME} BARTELS

La Sûreté a arrêté hier matin à son domicile, 18, rue Germain-Pilon, le complice de Georges Allaix et d'Elisa Dussart. C'est un ouvrier peintre nommé Henri Lelarge, âgé de trente-deux ans et originaire de Trouville. Une perquisition opérée chez cet individu avait amené la découverte d'une somme assez importante dont il n'avait pu indiquer la provenance ; mais, pressé de questions par M. Hamard, Lelarge avoua qu'il avait caché la part des bijoux qui lui revenait dans une boîte qu'il avait enfouie près de la cave. On le mena à l'endroit qu'il désignait, et là il creusa à l'aide d'un couteau un trou de trente centimètres environ, puis ramena à la surface une petite boîte en cuir qui renfermait, enveloppées de toile, les bagues de Mme Bartels.

L'une de ces bagues est estimée 4,000 francs. Les bijoux de Mme Bartels sont donc tous retrouvés. Ils ont été placés sous scellés en présence de M. Soubeiran de Saint-Prix, juge d'instruction, qui a envoyé Allaix et Lelarge à la Santé.

Tous deux sont inculpés de tentative d'assassinat et de vol avec violence.

UN DRAME RUE FRANÇOIS-MIRON

Une cuisinière, Marie Glausseran, âgée de vingt ans, avait fait, il y a deux ans, à Cambrai, la connaissance d'un jeune plombier-ouvrier, Louis Renoux, âgé de dix-neuf ans, et sur ses instances elle était venue habiter Paris avec lui. Mais la désunion n'avait pas tardé à se mettre dans le faux ménage, et il y a quelques jours Marie Glausseran rompit avec son compagnon et vint se placer chez un restaurateur, 64, rue François-Miron.

Louis Renoux, qui avait retrouvé ses traces, guettait hier son ancienne maîtresse et, pénétrant dans la cuisine du restaurant, déchargea sur elle deux coups de revolver.

Mario Glausseran, atteinte au sein gauche et au cou, a été transportée à l'Hôtel-Dieu. Son état est désespéré.

Le restaurateur qui avait pris la fuite, a été arrêté rue de Poirey. Il était porteur de balles machées.

Je voulais, a-t-il déclaré, que leurs effets fussent plus certains.

LA FIN DE L'ESCARGOT

Nous avons dit, hier, que les amateurs d'escargots étaient menacés de voir disparaître ce sympathique gastropode.

Le Temps ajoute à notre information ces quelques chiffres impressionnants : Pour l'alimentation de Paris, il faut des quantités énormes d'escargots ; pendant l'hiver de 1908, la consommation a été évaluée à 800,000 kilogrammes, et vers la fin de l'Exposition, la demande en était à tel point supérieure à l'offre, que les prix triplèrent en un mois. Depuis, le calme est revenu sur ce marché spécial, mais les pavillons des Halles centrales qui font le commerce en gros des escargots en reçoivent annuellement plus de 80 millions.

Les parcs à escargots sont approvisionnés par des ramasseurs dont chacun récolte dans sa journée de 1,000 à 1,500 sujets.

L'escargot, disent les intéressés, a droit à la protection gouvernementale, tout comme le lièvre ou comme le truffle, et il est interdit de nos campagnes, c'est toute une population intéressante de gagne-petit qui va se trouver lésée.

DEUX MILLIONS DE DÉTOURNEMENTS

Sur une demande d'extradition du gouvernement belge, la Sûreté a arrêté hier à Montreuil-sous-Bois, où il se cachait sous un faux nom, un nommé de Paw, âgé de cinquante ans, originaire de Bruxelles.

Cet homme, qui était recherché depuis longtemps et signalé à toutes les polices du monde, est inculpé de détournements pour deux millions de francs au préjudice de diverses banques de Bruxelles.

GRANDEUR ET DÉCADENCE

M. Tanguy, commissaire de police du quartier de la Chaussée-d'Antin, a envoyé hier au dépôt un Allemand, Franz Burkwitz, âgé de vingt ans, demeurant 73, boulevard Richard-Lenoir, surpris au moment où il volait une bicyclette rue Lafayette.

les votes du Congrès, l'évolution des peuples dociles à l'exemple du Yankee, the best in the world.

D'ailleurs ces peuples commencent à d'accorder sous les couleurs de l'Electric-Standard. Un train qui gravit la pente était plein de rumeurs, de chants, d'appels en langues inconnues de Clara Wood. Il s'arrêta sous le terre et le poteau de guerre, avant la station, contre des palissades que signale la barre oblique et verte de l'E. S.

Pucton nomma ses chefs de chantiers. Kennedy se tenait à l'issue provisoire, sous une perche élevée une pancarte et la lettre A. Harle attendait sous la lettre B, et Colhood sous la C. Aux portières des mains noires et des yeux bruns jaillirent. Des voyagères jetèrent les paquets sur la voie. Les wagons demeurèrent fermés, nul ne pouvait descendre. Seul un officier de médecine en dolman à brandebourgs sauta d'un compartiment. Il ôta sa casquette pour étendre encore son geste qui signifiait aux immigrants de se rasseoir, de rester tranquilles, d'attendre l'appel de leurs lettres. Et trois colosses dégringolèrent aussi de leur voiture administrative. Ils se ruèrent sur des gamins qui enjambaient les vasisas.

Sauvevin honora les arrivants d'un air que modula son piston de nickel. Alors une clameur sortit des wagons, puis mille faces blâmes, sous des feutres, des casquettes, des mouchoirs rouges noués aux mentons des femmes. Une jeune fille en chapeau reconnaissait les Sulzbach, descendus pour l'attendre. Elle leur cria les nouvelles de leur famille prussienne. Mme Sauerwein avait aussi quitté le terre pour recevoir en bas un cousin barbu de blond, cravaté de bleu. Elle lui montra sa petite fille née depuis la séparation. Lilienthal entre ses deux mains appelait « Marbach », lequel finit par surgir, après une bousculade intérieure, à la fenêtre de son car.

Franz Burkwitz, qui est aujourd'hui dans la misère, était l'année dernière valet de chambre chez la princesse de Hohenlohe.

Jean de Paris.

TÉLÉGRAMMES & CORRESPONDANCES

Fonctionnaires syndicalistes

Angers. — Hier, dans une réunion de fonctionnaires de l'Etat, ceux-ci, au nombre de deux cents, ont voté un ordre du jour repoussant tout projet de statut et réclamant le bénéfice de la loi de 1884 sans restrictions pour les salariés de l'Etat et des services publics.

Un incendie

Lorient. — La nuit dernière un violent incendie a éclaté à Pleumeur ; par suite du manque d'eau, six bâtiments ont été détruits et plusieurs maisons voisines endommagées.

Deux sauveteurs ont été blessés, dont le caporal Gouron, tombé d'un toit. Les pertes sont évaluées à 100,000 francs.

Manifestations à Bône

Constantine. — M. Abbo, président de la Jeunesse bônoise, venu hier à Constantine, a été arrêté dans la soirée après une manifestation au sujet de l'Ouenza. Malgré l'intervention de conseillers généraux, son arrestation a été maintenue.

Argus.

LES THÉÂTRES

Théâtre de Monte-Carlo : Première représentation de *Léda*, opéra bouffe en trois actes, de MM. Pierre Veber et Augé de Lassus, musique de M. Antoine Banès.

M. Comto-Offenbach, au lendemain de *Neigilde*, nous convie à une nouvelle première, *Léda*.

La collaboration, imprévue, de MM. Pierre Veber, Augé de Lassus et Antoine Banès, était pour piquer notre curiosité — qui n'a pas été déçue.

L'opéra bouffe, d'une fantaisie folle, qu'ils ont soumis au public, a remporté un très brillant succès.

La légende de Léda est lointaine, mais inoubliable, et l'une des plus amusantes de la mythologie. Les auteurs n'ont rien cherché d'autre qu'à nous en amuser une fois de plus.

Leur Léda est la petite-fille de l'héroïne classique, pour l'amour de qui Zeus se métamorphosa en cygne. Cette Léda, seconde du nom, à la veille d'épouser le roi de Sparte, Ménélas, également issu du grand Ménélas, avoue à certaine petite Cassandra, elle aussi descendante de Cassandra amoureuse, ses aspirations amoureuses, hélas ! incompressibles. Celui qu'elle aime, c'est Petit-Jupin, gardien d'oies, stupide et naïf, et délicieusement innocent. Une fois le mariage avec Ménélas conclu, mais non consommé, il faut que le royal époux, traditionnellement voué à l'infortune, s'en aille à la guerre. Bien entendu, les péripéties bouffonnes amènent une entrevue entre Léda et Petit-Jupin, tellement significative que, neuf mois après, Léda laisse traîner sur un divan un œuf — d'oison — ce qui persuade à Ménélas qu'il aura une lignée issue des dieux.

Si les auteurs ont voulu nous faire connaître une pièce simple et fort joyeuse, fertile en épisodes comiques.

C'est, évidemment, qu'une parodie, mais très ingénieuse, de belle humeur, qui fait sourire souvent par ses boutades spirituelles, et qui fait rire toujours par sa verve jamais tarie.

La musique de M. Antoine Banès est très gaie. La mélodie, originale et de joli contour, y abonde. Certaines pages sont d'un charme exquis ; d'autres, d'un saveur bouffonne vraiment neuve, soit par la trouvaille des rythmes, soit par ses recherches d'instrumentation, dont certaines évoquent le souvenir de Chabrier. D'ailleurs, toute la partition, copieuse, avère un constant souci d'élévation, avec des harmonies qu'on n'a pas l'habitude de rencontrer en opérette et des sonorités inédites, jolies et amusantes.

Cette œuvre légère, follement fantaisiste, a été jouée à ravir par une excellente troupe, qui possède remarquablement le style à la fois outrancier et délicat de l'opéra bouffe.

Mlle Jeanne Guionie fut une délicieuse Léda, cantatrice de vix pure et fluide, et comédienne de grand charme. Mlle Charley, dans le rôle amusant de la petite Cassandra, a fait applaudir sa jolie voix et sa verve exubérante. Mlle

Atlanta, Clara s'amusaient de ces grotesques ahuris que Pucton et Samny qualifiaient avec humour. Les colosses ouvrirent un wagon et toute une kyrielle se précipita. La lettre A les marquait dans une carte fixée au cœur. Et Kennedy leva ses grandes mains de squelette, attira le premier, un rougeaud emporté dans ses valises, et claqua à l'épaule un des colosses comptant « One », etc., tandis que l'autre pressait le dédic d'un appareil enregistreur caché dans sa poigne. Le médecin déjà siégeant en dehors de la palissade. Pour une suprême inspection sanitaire, il releva de l'index la paupière du Morave, et, du pouce, la lèvre, afin de chercher sur l'œil, sur la gencive quelques symptômes d'épidémie. Angel Ortiz accueillit l'arrivant et signa le reçu du docteur.

Déjà la patte de Kennedy lui jetait une belle file morave coiffée d'un mouchoir écarlate et lourdement lotée, que le praticien examina peu, autant qu'un Italien, avec, au bras, une chaise de paille, et sur le dos, un matelas roulé. Survinrent une Polonoise glapissante et encombrée de casseroles ; un vieux Syrien plié sous des ballots ; un Hongrois de cinq pieds six pouces, maigre et aquilin, le feutre sur l'oreille et qui traînait une malle verte ; un monsieur à lunettes et à col de fourrure ; trois dames convenables en doudou avec des enfants pâles et pompadour ; toute une série de Tchèques couleur de terre, la plume de coq au feutre ; plusieurs Grecs aux moustaches bleutées, l'épaule sous des sacs bourrés ; cent Calabrais bavards aux chaînes d'argent et aux foulards illustrés, avec des femmes courtes allaient, tiraillant une marmaille en bas de tricot.

Sammy reconnaissait les types des nations. Il savait de quelle province d'Amérique émigraient ces hommes rieurs, balourds, résignés, portant leurs vêtements à la hussarde. Il n'ignorait pas le comté d'Anglais trapus, rasés, en chapeau rond, avec des valises et des bro-

dequins propres. Les Autrichiens lui maient la longue pipe à fourneau de porcelaine et à glands de soie. Des amis tenaient leurs malles entre eux par les poignées. Les enfants rongeaient des oranges de Californie. Quelques poings noirs maniaient des chanteaux de pain blanc. Et ces gens étaient tous saisis, comptés, claqués par les colosses, arrêtés par le médecin alerte qui profitait de leurs bras en pleine charge pour violer les mystères de leurs bouches, de leurs narines, de leurs yeux, pour marquer leur échelle d'un signe au crayon bleu. Au delà de la barrière, les mains-arrangées de Kennedy agrippaient ceux de la lettre A. La poigne du grand Harle s'abaissait sur ceux de la lettre B. Le doigt impérieux et dégouté de Colhood touchait ceux de la lettre C. Angel Ortiz parquait la troupe dans trois espaces entourés de cordes sur piquets de fer. Les Italiens et les Moraves se groupaient sous l'A des terrassiers. Le pion à lunettes, et les dames en deuil furent, avec d'autres êtres rapés et dignes, placés sous le B des commis. Ménégians, maçons, chaudronniers, trieurs et pieux, Anglais, Allemands, et leurs compagnes, furent classés sous le C de Colhood.

Soigneux et actif, Angel Ortiz veillait à la division des aptitudes en catégories. Le questionnaire chacun en sa langue, après le premier interrogatoire par signes que les trois Yankees avaient, sans douceur, infligé, les fiches en main. Angel Ortiz distribuait des billets de logement pour les boarding-houses des hameaux étagés sur les roches.

Le pasteur s'informait des commis, de leurs espoirs. Il leur prodigua les renseignements, leur enseigna les heures d'office à Sakavannah et les moyens de s'y rendre en tramway. Il leur indiqua la bibliothèque de sa paroisse, chauffée l'hiver.

Les Sulzbach, depuis la veille, gardaient une place dans la filature Tobias pour leur parente qu'ils détourneraient de

tombe à vos pieds et que je vous supplie de ne pas faire ça !

Le Roi. — Ah ! mon Dieu ! c'est terrible ! et je suis désolé ! Mais qu'est-ce que vous voulez ? il faut que je le fasse !

MADAMEISELLE. — Vous ne le ferez pas ! Je suis la petite-fille du grand Henri de France, d'un roi qui a toujours tenu sa parole, et si vous faites cela, je vous dirai en son nom que vous êtes un roi sans cœur et indigne de lui !

Le Roi. — Dites-le ! Grondez-moi ! Baltez-moi, si vous voulez ; j'ai eu tort envers vous, j'en suis tout à fait désolé, mais tout cela n'empêche que vous me comprendrez...

MADAMEISELLE. — Je n'ai rien à comprendre.

Le Roi. — Si ! Vous avez à comprendre que, si les rois ne font pas ce qu'ils veulent, les princesses non plus... Nos couronnes ressemblent à la couronne divine, elles n'ont pas que des fleurons, elles ont aussi des épines qui nous meurtrissent et, puisque vous invoquez le grand Henri, il serait le premier à vous dire : « Ma petite-fille, votre cœur n'appartient ni à M. de Lauzun, ni à vous, mais au Roi, qui en dispose pour la gloire et le bien du royaume.

MADAMEISELLE. — Tout cela, c'est très facile à dire, quand on est étranger à la douleur des autres et qu'on n'a pas aimé.

Le Roi. — Moi ? Mais, ma pauvre petite, j'ai aimé Marie de Mancini plus, peut-être, que vous n'aimerez jamais Lauzun, je vous le garantis ! Et pourtant, il a bien fallu que, moi aussi, je m'arrache le cœur ! J'ai souffert, je me suis révolté ; mais, plus tard, je me suis réjoui d'avoir eu un Mazarin qui ait su me sauver de cette folie, comme un jour vous me serez reconnaissante de vous avoir sauvée !

MADAMEISELLE. — Mais ce n'est pas pareil ; je ne dois pas régner, moi ! et je ne suis, en somme, qu'une fille de France !

Le Roi. — Et ce n'est pas assez, peut-être, pour partager nos devoirs ? Allons, je ne commande plus, je m'excuse de vous faire un si profond chagrin, et vous n'avez plus, devant vous, qu'un pauvre roi de France qui demande à une pauvre fille de souffrir comme lui-même a souffert jadis.

MADAMEISELLE, très émue. — Ah ! Sire, vous me bouleverserez ! Que puis-je vous répondre ?

Le Roi, se levant. — Ne me répondez pas, mais agissez.

MADAMEISELLE. — En aurai-je la force ?

Le Roi. — Vous l'aurez !

MADAMEISELLE. — Si je dois la trouver, ce ne sera qu'en me rappelant ce que vous m'avez dit ! Mais je n'en peux plus... Sire, excusez-moi, il faut que je m'en aille. (*Elle ouvre brusquement la porte, et l'on aperçoit aussitôt la silhouette de Mme de Montespan qui n'a pas eu le temps de fuir.*) Oh ! Sire !

Le Roi. — C'est-ce donc ?

MADAMEISELLE. — Ah ! c'est abominable ! Vos exhortations pour le bien de l'Etat et votre émotion, là, tout à l'heure, n'étaient qu'une comédie jouée pour cette femme qui nous écoutait et que je viens de surprendre !

Le Roi. — Vous vous trompez.

MADAMEISELLE, revenant à la porte, et ouvrant toute grande. — Venez, madame, et ne vous donnez pas la honte d'écouter à la porte, mais venez donc ! Quand on sort du lit du Roi, on peut bien entrer dans sa chambre !

Le Roi. — Mademoiselle...

MADAMEISELLE. — Votre place est ici, madame, et vous m'avez rendu service, car, sans vous, j'allais croire à la sincérité du Roi.

Le Roi. — Eloignez-vous tout de suite !...

MADAMEISELLE. — Tout de suite, Sire ; mais laissez-moi vous dire que, maintenant, mon amour pour M. de Lauzun est tel, que rien au monde ne saurait le rompre ! (*Elle sort.*)

Gustave Guiches et François de Nion.

COURRIER DES THÉÂTRES

Aujourd'hui :

Au Grand-Guignol, à 4 heures, matinée de gala, au bénéfice d'une artiste des théâtres de Paris.

Programme : Mmes Derymon, Guerraz (de la Porte-Saint-Martin) ; Mistinguett (du Gymnase) ; Alice Milet (des Variétés) ; Lola Noyr (du Vaudeville) ; Marie Stelly (de la Pie qui chante) ; Thérèse Tugot (des Mathurins).

MM. Jean Bastia (de la Pie qui chante) ; Ba-taille ; Numa Blés (de la Lune Rousse) ; Domi-

travailler à Morton-Field sous un hangar froid. Ils l'emmèneront chez eux. Lilienthal conduisait son ami Marbach au boarding-house, où lui avait retenu un lit et une place à table. C'était dans l'avenue de maisonnettes aux lessives pendues, et qui flanquaient la pente des wagonnets courant sur un câble sans fin entre l'usine et la station. Marbach trouva l'hôte masqué dans le petit parloir où elle l'accueillait en ôtant ses lunettes bleues. Il aimait la chambre de planches à partager entre quatre camarades ; mais l'apparence de la soupe qu'on emportait, du rôti qu'on servait, des légumes et de la tarte qu'on apprêtait compensa la mauvaise impression. D'ailleurs Marbach était content de gagner un dollar et demi chaque jour, au lieu de trois marks dans la tréfilerie de Prusse, et de payer deux dollars soixante quinze cents par semaine pour le logis, nourriture, chauffage et lumière.

Le petit vivre plus heureux, fumer du tabac sec, jouer aux cartes le soir dans les tavernes de Sakavannah. Lilienthal l'encourageait. Ils se rendirent dans le *saloon* qui touchait au boarding-house. C'était un endroit fumeux à cause des pipes allumées devant toutes les bouches. Il y avait là des gaillards fraîchement rasés, bombés sous les bretelles neuves, avec d'amples pantalons que, sur la fesse droite, bossuait la forme du revolver, simple prudence.

Accoudé devant les deux verres que le nègre déposait pleins à demi d'alcool, Marbach remercia Lilienthal de son appl.

En Silésie, vraiment il n'est plus possible d'exister. Tout a renchéri. La misère anémie, terrasse et tue. Si l'on grogne et si l'on fait grève, la police vous empêche. Les juges condamnent. Au sortir de la prison, nul ne peut retrouver l'embuche. Sans Lilienthal et sa lettre, Marbach aurait péri... Ici tout semblait abondant. Les deux

supplie
it terri-
est-ce
fasse
serz
d'Henri
tenu
vous
un roi
il! Bat-
ort en-
désolé,
us me
à com-
npre-
qu'ils
re. Nos
uronne
urons,
meur-
ruez le
à vous
n'ap-
vous
our la
st très
la aimé
re pe-
plus,
jamais
pour-
ssi, je
me me
le suis
ait sur
un jour
vous
st pas
le de
peut-
ions,
ise de
vous
saur
au su
Sire,
vous
ondez
je la
ouver,
e que
eux
je
nt la
ouette
eu le
minan-
de ne-
re, et
cette
viens
rte, et
ma-
honte
dion!
t bien
Sire,
aite-
uzun
ait le
tion.
RES
de de
res de
Saint-
Milet
Marie
Tugot
: Ba-
Domi-
han-
bach
t-
était
les-
sente
able
Mar-
le
tant
un la
ntre
de la
ser-
on
pres-
t de
jour,
sfil-
llars
pour
rière,
un ta-
dual
ling-
x à
utes
ards
bre-
lons
t la
nce,
le le
Mar-
pol-
pos-
mi-
gro-
vous
Au-
ver-
tre,
lait:
cin-

rique Bonnard (de la Lune Rousse); Max Dearly (Variétés); Charles Fallot (Pia qui chante); Henri Lecoq (Diable au Corps); Paul Marquet (Henri qui chante); Henri Montoux (Porte-Saint-Martin); Jules Moy (Boite à Nini); Gaston Secrestan (de la Pia qui chante);
Première représentation de *la Nuit qui pleure*, de M. de la Vie Hongroise en vers, de Didier Gold, musique d'Emile Bonamy (Mmes Guérin, Lola Noyr, M. Henri Montoux); *la Valse d'Alphonse* (Mlle Mistinguett et M. Max Dearly); *Prologue de l'air* (Mlle Thérèse Tugot et M. Gaston Secrestan). Au piano : le compositeur Maurice Pesse.

Ce soir :
Au théâtre Antoine, à 8 h. 1/2, répétition générale de *Master Bob* (gagnant du Derby), pièce en quatre actes de MM. Henri de Brissac et Marcel Laurus.

Au théâtre Femina à 8 h. 1/2, répétition générale (billets jaunes) des « Escholiers » : *La Grande Amie*, pièce en quatre actes, de M. Albert Fréchet; *Le change*, comédie en un acte de MM. François de Nion et G. de Physiol.

Toilette de soirée; les dames sans chapeau. Vu la longueur exceptionnelle du spectacle, on commencera très exactement à l'heure indiquée et on ne disposera des places inoccupées après le premier acte.

Rappelons que le service de presse (billets blancs) sera reçu à la seconde répétition générale qui aura lieu demain mercredi, à 1 h. 1/2 de l'après-midi.

A la Comédie-Française, à 8 h. 1/2, *la Fille de Roland* (Mme S. Weber, MM. Lévai, Albert Lambert, Paul Mounet, Litalien, Delaunay, etc., etc.).

A l'Opéra-Comique, à 8 h. 3/4, 12^e représentation de l'abonnement du mardi (série A). Mme Rose Caron (en représentations), *Iphigénie en Tauride*.

A l'Opéra, à 9 heures, *Beethoven* (MM. Desjardins, Bernard, Desfontaines, Vargas, Joubé, Mmes Barjac, Albane, de Pouzols, Luce Colas, Barsange). Orchestre Colonne.

Aux Variétés, à 9 heures précises, 286^e représentation du Roi (MM. Brasseur, Guy, Max Dearly, Prince, Numès, Morley, Simon, Petit, etc.). Mmes Marcelle Lender, Amélie Diéterle, etc., et Mlle Lantelmie dans le rôle de Marthe Bourdier). — A 11 heures, au 3^e acte, la répétition officielle.

On commencera, à 8 h. 1/4, par *Un mari trop malin* (Mlle Chapelas, Harmond, M. Rocher, Dupuis, Reusy).

Au Théâtre lyrique municipal (Gaité), à 8 h. 1/4, avec le concours des artistes de l'Opéra-Comique, *Mignon* (Mlle La Palme, Mendès, Laurant, MM. Bourillon, Guillaumat, Doussot, Rives).

A la Renaissance, à 8 h. 3/4, *le Scandale* (MM. Lucien Guilly, André Dussac, Pierre Magnier, Mmes Berthe Bady, Marie Samary, Jeanne Desclaux).

Au théâtre Réjane, à 8 h. 3/4, *l'Impératrice* (Mme Réjane, MM. de Max, Signoret, Duquesne).

Au théâtre Michel, à 8 h. 3/4, *la Cloison*, la Paix, des mémoires (Mlle Fanny Aubert, Monsieur Saint-Christophe, professeur de chi-nois (MM. Harry Bar, Burguet, Mmes Margot, Lutz); *la Romanichelle* (Mlle Trouha-nova).

Aux Capucines, 9 heures, pour les représentations de Mlle Marguerite Deval : *Afgar ou les loirs andalous* (Mmes Marguerite Deval, Marie Fair, Dorette Sarthys, Debiomne, MM. Berthez, Max Capoul, Dancley); *Changement de main* (Mmes Marie Marcellin, Annie Perrey, M. Prad); *Petite tache* (Mlle Méridol, MM. Orsy, Jalabert).

Au théâtre du Grand-Guignol, à 9 heures, *la Grande Mort*, le *Jeu de l'amour et des beaux-arts*, *le Bon docteur*.

A la Comédie-Royale, relâche.

Ainsi qu'on a pu le voir plus haut, les soirées d'abonnement, suspendues du 2 au 19 avril, pendant les fêtes de Pâques, recommencent ce soir, à l'Opéra-Comique, avec *Iphigénie en Tauride*. Le chef-d'œuvre de Gluck sera chanté par Mme Rose Caron. Mlle Féodora, Ghasne, Allard et Mlle Brohly seront les dignes partenaires de la grande cantatrice.

M. Edouard Colonne conduira, ce soir, l'orchestre Colonne, à l'Opéra, à l'occasion de la 50^e de *Beethoven*.
Jeudi prochain, en matinée, à deux heures, *Beethoven*, avec l'orchestre Colonne.

Le théâtre Antoine nous convie, ce soir, à la répétition générale d'une pièce appelée à un certain retentissement. Elle étudie le monde du turf : son intrigue se noue et se dénoue dans les milieux des courses. Sur leur pièce, les auteurs, MM. de Brissac et Marcel Laurus, nous fournissent, dans la lettre suivante, d'intéressants renseignements :

Mon cher Basset,

Vous nous demandez l'histoire de notre pièce ? Elle est sans complications.
Tous les jours, vous habitez des courses — nous avions toujours pensé qu'on pourrait faire quelque chose sur ce monde si peu connu, si pittoresque, si décevant, si aristocratique, si populaire, qui aujourd'hui intéresse toutes les classes.

C'est la même émotion qui au moment de l'arrivée étreint le *plunger* qui risque mille lous et mille paris, et qui, devant les courses, se sent étreint par les mille lous et mille paris.

Et voilà comment un soir, le soir de l'étoile de Longchamp, nous avons pensé pour la première fois à *Master Bob*.

Nous avons aussi voulu montrer la formidable puissance du pari mutuel et des agences clandestines qui, par an, raident à la petite éponge des centaines de millions.
Nous livrons à la presse et au public, sans parti pris, toutes les pièces du procès.

Vous dire maintenant que Gémier est un directeur exquis, un metteur en scène incomparable, que les artistes — quatre-vingt-trois rois — ont été d'un dévouement dont nous les remercions et que les décors de Berlin et de Bailey sont d'une exactitude parfaite — c'est célébrer une fois de plus la bonne renommée du théâtre Antoine.

Henry de BRISSAC, Marcel LAURUS.

Hier :

Mme Desclaux joue en ce moment, dans *l'Amour et le Diable*, le rôle de Mme Boche avec un art, un brio qui soulèvent tous les soirs de chaleureux bravos. Il y avait longtemps, trop longtemps au grand connaisseur, que l'on n'avait applaudi dans notre ville l'originalité artistique. Quelles pourraient donc être les impressions de Mme Desclaux en reprenant devant le public parisien sa pièce de l'Antoine.

Rien ne m'est plus pénible, mon cher Basset, que de parler de moi. Mais votre si aimable insistance fait valoir les plus solides résolutions. Aussi je me mets à l'œuvre avec la plus sincère reconnaissance.

Qu'elle a été mon impression, me demandez-vous, en paraissant devant le public parisien, après dix ans d'absence ?

Quoique dans un rôle très effacé, je dois vous avouer qu'au moment d'entrer en scène j'ai eu le trac d'une débutante. Qui, mon cher ami, j'étais tremblante et cela est concevable dans ma longue carrière j'ai passé par toutes les alternatives — du très petit au plus grand succès — mais je n'avais jamais cessé de rester en rapport direct avec mon public parisien, fin, intelligent, indulgent et spirituel !

Aussitôt en scène, j'ai senti un souffle sympathique m'accueillir. J'étais rassurée. Il se souvenait encore de moi !

Des lors, j'ai donné libre cours à ma fantaisie... Et voilà !
Le rôle est effacé, soit. Je l'ai accepté pour deux raisons : 1^{re} parce que dans une pièce de mort, à notre grand disparu, à notre maître à tous, à Constant Coquelin, que je voulais refaire du théâtre. Son fils et Hertz s'en sont souvenus; merci à eux — Puis, j'ai failli refuser, des amis ayant demandé que le personnage de Mme Boche n'aurait aucune ressource.

J'ai alors pensé à ce que me disait un jour

Dumas fils d'un camarade, d'un grand mérite, qui refusait un rôle épisodique dans une de ses pièces : « C'est-là avoir perdu toute confiance en son talent ! »

Ces deux raisons vous expliquent assez pourquoi j'ai joué Mme Boche, et bien mieux à pris, j'ai constaté, à la générale, par l'assentiment des amis qui sont venus me féliciter, et par l'indulgence de la presse, que l'on se souvenait encore de celle qui a eu le bonheur de leur plaire quelquefois, dans le courant de quarante ans de théâtre.

Merci de tout mon cœur à tous, et à vous en particulier, mon cher ami. Votre
M. DESCLAUX.

Demain :

Le *Crispuscule des dieux* reparaitra demain sur l'affiche de l'Opéra. L'œuvre de Richard Wagner aura la même interprétation qu'aux premières représentations. Mlle Granjean chantera ce beau rôle de Brünnhilde qu'elle a créé. M. Delmas celui de Hagen, Mlle Féart, Guttrune, Seul, M. Van Dyck sera remplacé par M. Godart, qui vient de réussir si brillamment dans *la Valkyrie*.

Mlle Charbonnel, Laute-Brun, Camprédon, Lapeyrette, Caro-Lucas, Mancini, M. Gilly et Ducloux compléteront cet ensemble de premier ordre. Comme pour la première, l'orchestre, qui a pris une si large part au succès, sera conduit par M. André Messager.

Mme Marguerite Carré chantera demain à l'Opéra-Comique, dans *la Vie de bohème*, le rôle de Mimì, où elle est incomparable. L'exquise cantatrice aura pour partenaires M. Edmond Clément, parfait dans le rôle de Rodolphe, MM. Delvoys, Jean Périer, Mlle Lucette Korsol.

A cette occasion, M. Lucien Fugère reprendra possession du rôle de Schauvau.

On commencera par *Cavalleria rusticana*, avec Mlle Geneviève Vix et M. Salignac. M. Gino Martinuzzi conduira les deux ouvrages.

L'An de Buridan atteindra demain au Gymnase sa 75^e représentation. Les superbes recettes de la délicieuse comédie de MM. Robert de Flors et G. de Caillavet permettent d'ores et déjà de prévoir que *l'An de Buridan* finira la saison actuelle et ouvrira brillamment la saison prochaine.

Au jour :

MM. Messager et Broussan ont obligamment autorisé Mlle Aida Boni, la charmante première danseuse de l'Opéra, à donner quelques représentations à Covent Garden. Mlle Aida Boni partira ce soir et, dès le 25 courant, interprétera les deux divertissements *l'Andalouse* et *la Fugue* qu'elle a créés dans l'avant-dernière saison de Londres, le plus chaleureux et le plus artistique succès.

A l'Opéra-Comique, on a commencé à répéter dans les décors *Mytilé*, ainsi que *le Cœur du moulin*. Répétition générale, très probablement, le samedi 1^{er} mai.

Vendredi prochain, rentrée dans *Carmen* de Mlle Mérentié, qui vient de remporter un triomphe à la Scala de Milan dans *la Théodora* de Victorien Sardou et de M. Xavier Leroux.

Le théâtre Sarah-Bernhardt annonce deux représentations de *la Dame aux Camélias*, avec Mme Sarah Bernhardt dans le rôle de Marguerite Gautier, pour le vendredi 23 et le dimanche 25 avril en soirée.

L'Aiglon sera donné les autres soirs de cette semaine, et dimanche 25 en matinée.

Aux Variétés, le 23 avril prochain, l'anniversaire de son avènement. La première année du règne de Jean IV sera révolue. Cette durée d'une année entière pour une comédie est un événement d'une rareté exceptionnelle et dont on ne connaît aucun autre exemple au théâtre des Variétés.

Pendant ce long règne, il n'y eut que deux changements d'interprétation. L'un fut celui de Bourdier, car le rôle de ce député socialiste — que le Parlement et le théâtre peuvent se disputer — fut abandonné par son excellent créateur Numès, qui eut le temps de faire toute une saison à Saint-Petersbourg et revint en mars dernier reprendre le personnage qu'il avait si bien typé.

L'autre changement fut plus important encore. On se souvient que Mlle Lavallière, après avoir joué tout le long de la saison avec un talent étonnant, fut, à la centième, appelée par un autre engagement.

Mlle Lantelmie est depuis ce jour Yvonne; elle l'est avec une verve extraordinaire, une grâce gamine, un esprit exquis qui ont consacré définitivement cette délicieuse comédienne.

Un rôle est difficile, le reprendre après une créatrice acclamée, c'est d'avantage. C'est ce qu'a réussi Mlle Lantelmie, en jouant avec sa personnalité, sa nature si fine et si tendre.

Elle a accompli là un tour de force qui, en échange, la mise d'un sou coup au rang qu'on lui prêtait depuis longtemps.

Les deux autres rôles de la pièce, les rôles de la comédie, y dépassera le 23 avril prochain sa deux-centième représentation, et cela dans un seul rôle. Au théâtre, on est fétichiste, et voilà qui est d'un fameux augure pour la charmante comédienne.

La Kechesiana, la célèbre danseuse russe, étoile des ballets du théâtre Marie, à Saint-Petersbourg, que tout Paris acclame, il y a quelques jours, à l'Opéra, a décidé de venir donner des représentations dans notre ville. Elle y viendra, au cours de la saison prochaine, avec l'agrément de la Cour impériale et accompagnée de toutes ses camarades, les deux cents danseuses du théâtre Marie.

A la vingt-troisième représentation, *le Scandale* a déjà fait encaisser cent quarante mille francs au théâtre de la Renaissance. Ce maximum qu'on ne saurait dépasser, donnerait une idée du triomphe des succès de l'œuvre et des interprètes s'il était nécessaire, pour l'évaluer, d'autre témoignage que les acclamations enthousiastes qui, tous les soirs, saluent l'admirable pièce d'Henry Bataille, M. Lucien Guilly, Mme Berthe Bady et leurs camarades.

Donnons le programme du 6^e « Jeudi d'Yvette », annoncé pour après-demain au Gymnase. Causerie de Mme Soverine : Des chansons d'aujourd'hui. Auditions : *Intérieur*, *Chanson du temps opportun*, *Complainte du pauvre jeune homme*, *la Marée*, *le Champ de coza*, *Fleur de bergé*. *T'en souvient-il ? la Grand'mère*, par Mme Yvette Guilbert. *Chanson du soir*, par M. Ferrari; *L'automne*, par Mlle Morsen.

M. Bouchez vient d'être engagé par M. Alphonse Franck.

Les brillantes matinées du Théâtre Michel avaient été interrompues pendant les vacances de Pâques. Elles recommenceront dès samedi. La première sera consacrée à *l'Humour*. M. René Girardet fera la causerie. Auditions : *Monsieur Germain*, *Clara Faurens*, *Corciade*, *Anie Perrey* et *Léo Ronin*; MM. Dominique Bonnard, Vincent Hyspa, Enthoven et Perrot.

Tous les soirs, le spectacle en vogue au Théâtre Michel : *la Cloison*, *la Paix des ménages*; *le De Saint-Christophe*, professeur de chinois; *la Romanichelle* (avec Mlle Trouha-nova).

Aux Bouffes-Parisiens.

À 8 h. 28, qui vient de dépasser brillamment sa centième représentation, fera cet été son tour de France. M. Richemond organise, en effet, avec la charmante comédienne de M. Romain Coelus, une grande tour-

née pour laquelle il s'est assuré le concours de la plupart des créateurs. Mlle Juliette Claret, l'exquise comédienne, en tête. Les stagiaires sont inscrits à l'itinéraire. Nul doute que à 8 h. 28, on retrouvera l'excellent accueil que le public parisien a fait à l'amusante pièce et à ses excellents interprètes.

A l'Athénée.

A mesure qu'augmente le nombre des représentations du *Greluchon*, la vogue de la charmante comédie de M. Sergine grandit. On a atteint hier la quarantième et l'on se serait cru aux premiers jours. Le succès des interprètes est aussi très grand, et si fort qu'il aient été à la première, jamais MM. Madeleine Lély, Daynes-Grassot, MM. André Brulé, Lefaur, ainsi que tous leurs camarades, n'ont été applaudis comme maintenant.

Afgar ou les Loirs andalous continue à attirer au théâtre des Capucines l'élite des notabilités parisiennes et étrangères. Mlle Marguerite Deval est, comme à son habitude, incomparable dans le rôle de la jeune Zaidé, qui, au cours de la saison, a fait connaître et tousjours originale. Aux côtés de cette étoile si appréciée et si applaudie du public, Mlle Marie Fair, MM. Berthez et Capoul rivalisent de talent et de gaieté pour mettre en valeur l'irrésistible drôlerie de l'opérette de MM. Michel Carré et André Barde, et la piquante musique de M. Charles Cu-villier.

Le théâtre Grévin annonce pour samedi prochain une petite première : celle d'une opérette en un acte de M. Alexandre Bissou, spécialement écrite pour Mlle Suzette Nelson, l'étoile de cette scène. La pièce a pour titre : *la Sonnambole*; le musique est de Toulmouche, et l'on s'accorde à prédire à cette œuvre du regrettable compositeur un gros succès.

A côté de Mlle Suzette Nelson, qui créera le rôle de Madeleine, M. Phillipon, retour de Monte-Carlo où il a eu les plus grands succès dans *l'Or et le Rhin* et *l'Excentrique*, et dans *l'Or et le Rhin*, MM. Joyenet et Duvalley compléteront une distribution parfaite.

Vient de paraître, *l'Annuaire des artistes* (3^e année), superbe volume de 400 pages. On y trouvera tout le théâtre, la musique et les artistes des renseignements précieux.

M. de Féraudy donne, en ce moment, à Bruxelles, une série de représentations fort courues, au théâtre du Parc. Tour à tour dans *l'Anglais tel qu'on le parle*, *le Voyage de M. Perrichon*, *les Morts de Lézantine*, l'éminent comédien de la Comédie-Française a été acclamé.

Après-demain jeudi, M. de Féraudy offrira au public bruxellois la première représentation de *la Marche*, la première pièce de M. Henry Bernstein. L'auteur l'a écrite spécialement pour son éminent interprète.

Serge Basset.

SPECTACLES & CONCERTS

Ce soir :

Aux Folies-Bergère, à 8 h. 3/4 précises, *la Revue des Folies-Bergère*, 22 tableaux, 800 costumes (miss Campton et Marie Marville, le ténor Salvator Romagnolo, l'excentrique Chris Richards, Claudius Pongaud, Maurel et Mortoni). La Première Entente cordiale, Les Châteaux de la Loire, La Grève des P. T. T.). Le plus grand succès de la saison.

A l'Olympia, à 8 h. 1/2, *Paris-Singeries*, revue à grand spectacle en 18 tableaux de MM. Max Dearly et Maurice Millot (le Pays des singes; Match d'un train et d'une auto; le Palais des contes et le Mariage de Condillon); Miss Ethel Levey, Mlle Idette Brémont, les Folies-Bergère, etc., etc.

A la Scala, Lanthony, Dickson, Ferral, Dermigny, J. Oryan, Fréjol, E. Janney, Dulleux, *le Coup de corne*; *Fleurissiez-vous !*

Au Nouveau-Cirque, à 8 h. 1/2, attractions nouvelles; Footitt et Chocolat; à 10 h. 1/2, *Cocoriquette*, fantaisie comique et nautique.

A la Lune Rousse, 36, boulevard de Clichy (téléph. 587-18) (direction Bonnard-Biès), à 9 h. 1/2 : D. Bonnard, Numa Biès, Balha, P. Weil, Charlot, A. Stanislas, dans leurs œuvres, *l'Opéra*, de Caran d'Ache, présenté par Numa Biès; *l'Or et le Rhin*, revue en un acte, jouée par Lucy Pezet, G. Charlot, A. Lauff, E. Deary, Numa Biès, etc.

Au « Diable au Corps », *la Revue joyeuse*.

Folies-Bergère.

« Le clou de la saison » continue de triompher de façon presque incroyable. Chaque soir, c'est une véritable foule qui acclame l'extravagant excentrique anglais Chris Richards, les désopilants « Schwartz » ainsi que l'extravagant ténor ténor Salvator Romagnolo. Mais ceux qui veulent voir ou revoir ces numéros extraordinaires feront bien de se hâter, car selon le principe que s'est imposé la direction du premier de nos music-halls, à la fin de ce mois, malgré leur succès, Chris Richards, les « Schwartz » et le ténor Salvator Romagnolo céderont leur place dans *la Revue des Folies-Bergère* à de nouvelles attractions sensationnelles.

La réouverture de Marigny est annoncée comme très prochaine. Nous avons dit qu'elle se ferait avec une grande revue de MM. Georges Brique et Jean Bastia; les bruits de coulisses sont des plus favorables à cette fantaisie qui, l'on dit, des plus spirituelles et remplies d'épisodes amusants.

La direction a, du reste, réalisé des prodiges de mise en scène.

A Parisiana, à 9 heures, *Etrange aventure* (Mlle Mary-Hett, MM. Honoré, Daout, Adam, Garnier); à 9 h. 1/2, *la Veuve Coquise* (Mlle Mary-Hett, M. Frey, Mlle Douglas).

A la Cigale, la répétition générale de *l'Amour et le Diable* de MM. Marcel Guillemaud et Jacques Bernou, sera donnée à la fin de cette semaine.

On annonce donc irrévocablement les dernières de l'amusante fantaisie à grand spectacle *Vas-y mon prince !* qui obtient tous les soirs encore un si grand succès avec la captivante Jean Alba en tête de l'interprétation.

Fursy ayant depuis longtemps promis ses concours à la grande soirée que donnait hier, au Havre, le cercle Français-1^{er}, n'a pu chanter à la Boite. Il y chantera ce soir et l'on pourra y applaudir son *Pourquoi je suis républicain* en même temps que la triomphante revue *E. O. Z. E. Z.* et les autres intéressés, Lyse Berty, Edmée Favart, Yvonne Maëlle, Robert Casa, Rivers et Mévisto aîné.

Croyez-en « Figaro », Madame ! Il n'est pas un endroit plus sûr que celui qui charme par son programme. Un public aussi distingué que celui « Lune Rousse » unique (on l'entend Balha, Charlot, Paul Weil et Bonnard Dominique), Et Numa Biès, haussant le ton jusqu'à des cliquets d'épée, Vous domine l'épée, Et c'est revêtu, en tulle, On Deary, puis Lauff (Antoine), Lucie Pezet, comédienne idoine A nous rendre le fin du fin. Recollez des braves sans fin.

Le Coup de fusil, d'après Jules Sandeau, de l'Académie française, scène dramatique, interprétée par MM. Monier et Chelles, Mlle Taillade et Miller, de l'Odéon; *Verger d'été*, scène historique à grand specta-

cle; « Jour de visite », une variété de vues nouvelles, choisies avec soin, intéressent au plus haut point les spectateurs du plus parfait des cinématographes, celui des Grands Magasins Dufayel. L'éclat de ces différentes scènes est encore rehaussé par l'excellente musique, à elles spécialement adaptée, les chœurs et soli, les conférences, leur riche coloris, l'imitation scrupuleuse de tous les bruits, les scènes comiques avec parlé. Buffet glacé dans le Palmarium.

D'Alexandre :

Albany Debrége, l'étoile parisienne, est ici en représentations au théâtre Zizina, où elle obtient un très gros succès de femme et d'artiste comme comédienne de la revue.

COURRIER MUSICAL

Paul Goldschmidt, hier encore inconnu à Paris, vient de remporter, à la salle Erard, un succès qui le classe parmi les meilleurs pianistes de l'époque. Après une superbe exécution des Variations et Fugue de Brahms, Paul Goldschmidt interpréta la Fantaisie op. 47 et les « Etudes symphoniques » de Schumann avec un romantisme délicieux et une rare variété d'accents.

Deuxième récital P. Goldschmidt le jeudi soir 22 avril.

Billets : à la salle Erard, chez les éditeurs et M. A. Dandelot, 83, rue d'Amsterdam.

L'Association des anciens élèves de l'Ecole Niedermeyer vient de faire, par le banquet auquel elle vient de fêter les quarante-cinq années de direction de M. Gustave Le-fèvre.

A cette occasion, les anciens élèves étaient venus, en très grand nombre, offrir à leur éminent maître l'hommage d'une sincère affection.

Alexandre Georges, président de l'Association, entouré de MM. Gabriel Fauré, André Messager, Eug. Gigout, etc., s'est fait, en quelques mots heureux et bien sentis, l'interprète des sentiments de l'assemblée. Les applaudissements ont surtout souligné les expressions de reconnaissance et d'admiration pour le vénéré directeur et l'illustre Ecole qui a formé une pléiade d'artistes justement honorés et qui se glorifie de compter aujourd'hui, au nombre de ses anciens élèves, les directeurs de nos plus hautes institutions nationales : M. Gabriel Fauré, directeur du Conservatoire de musique et de déclamation, membre de l'Institut, et M. André Messager, directeur de l'Opéra.

Alfred Delila.

La Vie Sportive

COURSES A SAINT-CLOUD

La Société du Demi-Sang a eu, pour son lundi, un après-midi d'été. Deux sous qu'avant trois jours on va se plaindre de la sécheresse !

Le fait à détacher de la réunion est la victoire de Messaouda dans le prix des Amazones. La pouliche de M. Edmond Blanc a très bien fait depuis l'automne. Elle a grandi normalement, pris de l'ampleur et un muscle qui est susceptible de se développer encore.

Rose Nolle, qui avait couru assez obscurément le prix Juigné, a élevé nettement le prix des Aubépines à un lot honorable.

Gambaiseul a gagné comme il devait le faire le prix du Bois de Boulogne.

A signaler l'arrivée serrée du handicap : trois chevaux très à tôte.

Prix des Corbeilles (2,000 fr., 2,000 m.). — 1. Christiane, à M. Cl. Duval (J. Jennings); 2. Quindune, au prince A. d'Arenberg (M. Henry); 3. May Weed, à M. James Hennessy (Ransel) (3 longueurs, 2 longueurs).

Non placés : L'opéra, Lucullus, Mixte, Blotless, Madouff, Eriette.

Pari mutuel à 10 fr. : Gagnant, 38 fr. 50. Non placés : Christiane, 15 fr. ; Quindune, 62 fr. 50; May Weed, 16 fr.

Prix des Amazones (4,000 fr., 4,400 m.). — 1. Messaouda, à M. Edmond Blanc (G. Stern); 2. Joie, à M. Jean Prat (Hobbs); 3. Philosophy, à M. Lallouet (G. Bartholomew) (1 longueur, 1 longueur).

Non placés : Brunette, Hygie, Alby, Reine du Jour, Samaritaine, Capricieuse, Gerbe.

Pari mutuel à 10 fr. : Gagnant, 49 fr. 50. Placés : Messaouda, 11 fr. 50; Joie, 16 fr.; Philology, 12 fr. 50.

Prix du Bois de Boulogne (prix de la Société d'Encouragement, 5,000 fr., 2,400 m.). — 1. Gambaiseul, à M. W.-K. Vanderbil (Bell-house); 2. Jubilé, à Mme Ricotti (Ryan); 3. Harpie, à M. J. Lieux (Hobbs) (1/2 long., 1 longueur).

Non placés : Bon, Dior, Alava.

